



A. GEO. BEAUDRY, Editeur-Propriétaire.

J. H. MALO, Rédacteur.

SOMMAIRE : — Le " Bouquet " — Amour et Charité—Poésie : Réverie —Appréciation de la presse. — Nouvelle importante. — Récréations. — Devinettes. — Avis de l'éditeur.— Feuilleton : L'Ile de Sable.—Annonces.

Le "Bouquet".

Nous sommes heureux de l'encouragement que nous recevons et nous en remercions bien cordialement tous ceux qui ont daigné en faire leur part.

Quant à ceux qui nous ont renvoyé le journal—pour l'honneur de notre nationalité, ils sont en petit nombre— nous ne saurions les approuver. Ces personnes ne sont plus, il est vrai, à l'âge doré de vingt ans, mais le " Bouquet ", quoique spécialement dédié à la jeunesse, est une œuvre nationale et, par cette seule raison, digne d'encouragement.

La presse canadienne, dans son appréciation, a prouvé—plus que notre orgueil ne nous l'avait fait présumer— que notre feuille mérite une place dans toutes les familles canadiennes.

Nous espérons qu'on ne suivra pas l'exemple de ceux qui ont pesé quatre-vingt-dix deniers, avant de considérer que notre œuvre était canadienne et jeune, et nous comptons sur l'encouragement du grand nombre, parce que, si nous n'avons pas tout le talent de nos poètes et de tous nos écrivains, nous avons bien un peu—beaucoup même—de leur pauvreté.

Puisque, par un effet incommode de la civilisation, tout homme doit être payé pour son travail, que la jeunesse, à qui nous avons dédié le " Bouquet ", veuille nous donner l'encouragement nécessaire à la continuation de notre œuvre.

Amour et Charité.

Il est deux sentiments d'une divine et même essence, innés dans l'âme et qui sont cependant différents, bien qu'ils ne puissent jamais être opposés l'un à l'autre. Ce sont l'amour et la charité.

Dieu s'incarnant chez l'homme, vivant avec lui et s'immolant pour lui a donné à la fois un exemple d'amour et de charité. L'homme peut être charitable à tous, mais il ne saurait éprouver d'amour pour tous ceux qui l'entourent. Chez lui l'amour et la charité sont des sentiments différents.

Qui ne connaît point l'amour ? Qui peut nier son existence ? Personne, puisque tous le proclament. L'enfant le bégaie à sa mère et toute la jeunesse éprouve ses jouissances. C'est à l'amour que l'époux et l'épouse demandent la joie du foyer, et ce sentiment si doux console encore le vieillard vers la fin de sa carrière.

Mais l'amour est à la fois égoïste et prodigue. L'homme sait aimer qui lui plaît, il lui consacre tout ; mais qui le blesse en son amour encourt sa colère, sa disgrâce. L'enfant venge son père, sa mère, l'époux son épouse, l'amant sa fiancée, et l'homme souvent sa fortune.

La charité n'a que le dévouement, l'abnégation. Comme l'amour, la charité existe au cœur de l'homme ; comme l'amour elle a ses douceurs. Qui ne les a pas connues n'a jamais présenté le pain au pauvre mendiant.

" Pitié ! pitié ! enfant, pour le vieillard sans feu, sans pain et sans asile : Au nom du Maître de la vie, accorde ton obole." Quelle éloquence pure et vraie, dans cette humble prière du pauvre ! Et quelle sublime jouissance,

pour le bienfaiteur, lorsque celui qu'il vient de secourir ajoute : " Dieu te conserve et te bénisse " !

Tout, aux villages comme dans nos villes, témoigne de la charité. Que de maisons, érigées en l'honneur de cette vertu, qui n'a de préférence pour personne. Quiconque souffre, trouve en elle une aide pour sa misère, un soulagement à sa souffrance.

L'amour et la charité, ces deux élans du cœur, s'ils diffèrent en un point, se ressemblent en ce qu'ils découlent d'une même source, du cœur d'un Dieu créateur et rédempteur. Deux enfants d'un même père, l'une douce, rêveuse et parfois bruyante, l'autre calme toujours et quelque peu austère.

Le jeune amant a voué chaque instant de sa vie à celle qu'il chérit ; sur un signe d'elle, il bouleverserait le monde. Il attend, toujours anxieux, l'instant qui va le mettre en sa présence. C'est de l'amour.

Le soir d'un de ces beaux jours arrive, il court à son bonheur. Mais, en chemin il s'arrête. Une misère à secourir, une souffrance à soulager. Il donne son aide et, partant, ses heures joyeuses. Voilà la charité.

Réverie.

Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?) Entretient dans mon cœur un chagrin qui le

J'étais seul, dans la prairie,
A penser.
Près de moi pas une amie,
Pour causer.

Je n'avais plus les lumières
Du soleil ;
On attendait, aux chaumières,
Le sommeil.

Il soufflait, dans la charmille,
Un vent frais.
D'une jeune et blonde fille
Je rêvais.

Mon âme était inconnue
A son cœur,
Mais je l'avais entrevue,
O bonheur !

Elle avait passé, volage,
En ces lieux,
J'avais encor son image
A mes yeux.

Les herbes gardaient la trace
De ses pas ;
Mon cœur revoyait sa grâce,
Ses appas.

Je songeais à sa main blanche
Effeuillant.
Aux arbres, plus d'une branche,
En passant.

Je la voyais me sourire
D'un air doux ;
Je croyais l'entendre dire :
M'aimez-vous ?

Mais soudain un cri m'enlève
Au sommeil :
Je fus tiré de mon rêve.
Quel réveil !

Elle était claire et sereine,
Cette nuit ;
On n'entendait dans la plaine,
Aucun bruit.

Une lune pleine et ronde
Projetait
Sa clarté par tout le monde
Tout dormait.

Mais l'objet de mon délire,
O douleur !
N'était point là, pour me dire :
Frends mon cœur.

Je songe encore au passage,
En ces lieux,
De celle dont j'ai l'image
A mes yeux.

J'aimerais, ô jeune fille,
Quelque soir,
Être admis dans ta famille,
Pour te voir.

J. H. MALO.

Appréciation de la Presse.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant les bonnes et bienveillantes paroles de quelques confrères de la presse canadienne-française à l'adresse du *Bouquet*.

La *Minerve* a constaté ainsi l'apparition de la nouvelle feuille :

" Nous avons reçu le premier numéro du *Bouquet*, une nouvelle feuille hebdomadaire qui a fait son apparition samedi, le 24 décembre. C'est un journal de seize pages, et de petit format."

Le *Courrier de Montréal* nous fait, comme suit, son gracieux éloge :

" Nous accusons réception du premier numéro d'un journal littéraire ayant pour titre *Le Bouquet*. C'est un journal de seize pages petit format. L'impression est bien faite et la matière bien choisie. M. J. H. Malo en est le rédacteur. Succès au nouveau confrère."

Le *Monde* nous fait aussi ses souhaits de prospérité et s'exprime ainsi :

" NOUVEAU JOURNAL.—Nous accusons réception du numéro prospectus du *Bouquet*, feuille hebdomadaire, littéraire et poétique. C'est un journal de seize pages, petit format. M. A. Geo. Beaudry, éditeur-propriétaire, et J. H. Malo, rédacteur. Nous lui souhaitons succès."

A son tour, le *Courrier du Canada* fait des vœux pour le succès du *Bouquet*, veuillez le lire, lecteurs :

" NOUVEAU JOURNAL. — Nous venons de recevoir un nouveau journal publié à Montréal. Cette publication littéraire a pour titre *Le Bouquet*, paraît toutes les semaines, et renferme seize pages de matière à lire. Le prix de l'abonnement est d'une piastre et cinquante centins par année. Nous lui souhaitons longue vie et prospérité."

Le *Constitutionnel* nous prédit un bel avenir, dans les termes suivants :

" Nous accusons réception d'un nouveau journal hebdomadaire, *Le Bouquet*, publié à Montréal par M. Beaudry, rédigé par M. Malo. Ce journal, si nous en jugeons par le premier numéro, prendra parmi nous une place distinguée."

Le *Quotidien* nous recommande ainsi aux lecteurs :

" JOURNALISME.—Nous avons reçu le premier numéro d'une nouvelle feuille littéraire publiée à Montréal. Elle est intitulée *Le Bouquet*, a seize pages et sera publiée chaque semaine. Nous souhaitons au nouveau confrère tout le succès que mérite son entreprise.

" La souscription est à la portée de toutes les bourses, seulement \$1.50 par année."

Le *Journal des Trois-Rivières* contient, à l'adresse de notre *Bouquet*, quelques lignes d'appréciation :

" Nous accusons réception d'un nouveau journal littéraire *Le Bouquet*. Le numéro prospectus justifie parfaitement le joli nom de cette publication ; il contient un excellent choix de morceaux littéraires, feuilleton, etc., etc. L'éditeur du nouveau journal est M. Geo. Beaudry, de la maison Beauchemin & Valois, et le Rédacteur M. Malo, écrivain de talent.

" Nos meilleurs souhaits de succès. Le *Bouquet* paraît tous les samedis et contient 16 pages, ce qui formera un fort volume à la fin de l'année."

Le *Courrier de Montmagny* nous consacre, lui aussi, un assez long espace qu'il remplit ainsi :

" LE BOUQUET. — C'est le titre d'un nouveau journal spécialement littéraire, publié à Montréal, et qui nous arrive tout imprégné des parfums d'une saine littérature. Une jolie production que décembre nous donne et qui nous rappelle, au milieu de ses frimas, les jolies fleurs de la chaude saison. Le *Bouquet* contient 16 pages, paraît tous les samedis, M. J. Malo en est le rédacteur et M. A. Geo. Beaudry l'éditeur-propriétaire.

" Longue vie au *Bouquet*. Qu'il soit reçu dans toutes les familles. Nous le recommandons spécialement à cette belle moitié du genre humain, qui aime les fleurs et qui les cultive avec tant de goûts. Aux dames, l'éditeur-propriétaire ne manquera pas d'offrir le *Bouquet*."

Aux propriétaires et aux rédacteurs de ces journaux, merci ! et prière aux lecteurs de vouloir bien leur en tenir compte.

NOUVELLE IMPORTANTE.

Il se vend actuellement, dans tous les dépôts de journaux, des *bouquets*, à six sous la pièce. Des bouquets à cette saison ? C'est presque un phénomène. Ces bouquets, voyez-vous, lecteurs, sont d'une nature accessible à tous les climats et peuvent se conserver aussi longtemps qu'on le désire.

On peut s'en procurer un pour chaque semaine de l'année qui vient de commencer, moyennant la modique somme de \$1.50 payée immédiatement. Ces bouquets sont faits de fleurs canadiennes, et cela suffit pour que tous en encouragent la culture.

RÉCRÉATIONS.

* * * Un jour Dumont, le camarade à Pitou, tombe malade. On l'envoie à l'infirmerie, où le médecin de semaine le retourne et l'inspecte.

— Où vous sentez-vous le plus mal ?
— Au régiment, docteur.

* * * Quel est ce monstre que voilà
Parmi ces jolis enfants-là ?
— Hélas ! madame, c'est ma fille.
— Ah ! vraiment elle est bien gentille.

* * * Un bon villageois fort riche avait mit son fils au collège, rêvant pour lui une place d'avocat, voire

même de premier président. Arrivé dans l'établissement, notre villageois fut bourré de grec, de latin, de mathématiques et de haricots de Soissons. Malheureusement pour l'élève, les seuls haricots de Soissons eurent du succès; le grec, le latin, les mathématiques furent des mets complètement indigestes. Enfin, il rentra au foyer domestique, où il ne tarda pas à montrer le bout de l'oreille. Le père fut le premier à l'apercevoir. Or, un jour qu'ils étaient à table, on avait servi trois œufs. Le jeune collégien, ne voulant pas qu'on soupçonnât son ignorance, voulait faire voir qu'il n'avait pas perdu son temps au collège :

— Vous ne voyez ici que trois œufs, dit-il à son père; eh bien! je vais vous prouver qu'il y en a cinq. Où sont trois se trouvent deux: ils sont trois œufs, donc il s'en trouve deux; or, deux et trois font cinq, donc il y a cinq œufs. — J'accorde tout, dit le père; en conséquence de ces cinq œufs, j'en mangerai deux, j'en donnerai un à votre mère et les deux autres seront pour vous.

*** LE VOYAGEUR. — D'où viens-tu, mon garçon?

L'ÉCOLIER. — Je viens de l'école.

LE VOYAGEUR. — Où sont donc tes livres, tes cahiers?

L'ÉCOLIER. — Je n'en ai pas besoin, Monsieur, je ne sais ni lire, ni écrire.

LE VOYAGEUR. — Eh! que fais-tu alors tout le temps de la classe?

L'ÉCOLIER. — J'attends qu'on sorte.

*** La porte s'ouvre. Un personnage à l'air simple se présente et l'enfant terrible l'aborde en disant: — Qui est-ce donc qui l'a inventée, la poudre, Monsieur... que papa dit que ce n'est pas toi?

Devinettes.

No. 1. ENIGME.

Nous sommes doux qu'on met ensemble,
Ce n'est pas un bonheur, ce semble;
Car en tout temps notre union
N'opère que la division.

No. 2. CHARADE.

Du temps mon premier sert à constater la fuite,
L'écho dit mon second et disparaît ensuite,
Et mon tout du labeur est toujours fruit précieux,
Fugitif sur la terre, éternel dans les cieux.

No. 3. LOGOGRIPHE.

Sur quatre pieds j'entends et sur trois je répons.

Nous donnerons un beau roman en cadeau à celui ou celle de nos abonnés qui nous fera parvenir, le premier, — ou la première — les réponses aux devinettes ci-dessus.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous regrettons que les premiers numéros de notre journal ne soient pas parvenus à tous en même temps. Le retard que plusieurs ont éprouvé est dû à un surcroît de travail, aux bureaux de poste, causé par le grand nombre de cadeaux et de bouquets que les facteurs ont eus à distribuer; mais il ne se renouvelera pas.

Nous prions ceux qui désirent s'abonner à notre journal et qui n'en ont pas reçu les premiers numéros de se hâter, car, vu le grand nombre de demandes qui nous sont adressées de toutes parts, nous n'avons plus en mains qu'un très petit nombre de copies.

Le "Bouquet" formera, à la fin de l'année, un volume de 832 pages et ses abonnés auront droit à une prime.

Toutes lettres concernant l'administration ou la rédaction du journal devront porter l'une ou l'autre des deux adresses ci-dessous.

A. GEO. BEAUDRY,
Editeur-proprétaire, 258, rue St-Paul.

J. H. MALO,
Rédacteur, 218, rue Montcalm.

Boîte 1914.

N. B. — Les personnes qui désirent s'abonner à notre journal ou en prendre l'agence sont priées de nous en informer le plus tôt possible. Nous les informons nous-même que nous n'adresserons, désormais, le "Bouquet" qu'à ceux qui nous auront fait parvenir le prix de leur abonnement.

A. GEO. BEAUDRY

Feuilleton du "Bouquet"

L'ILE DE SABLE.

PAR EMILE CHEVALIER.

No. 3. PREMIÈRE PARTIE

EN MER

(Suite.)

Pour un mot d'amour de toi, je coulerais ce vaisseau avec tout ce qu'il contient; pour un baiser de tes lèvres, j'irais chercher le trépas au fond des abîmes béants sous nos yeux, pour ta possession...

La voix du pilote devint frémissante, ses prunelles dardèrent des lueurs fauves comme celles d'un chacal, tous ses muscles frissonnèrent comme les cordes d'un instrument de musique pendant l'orage, et les paroles jaillirent sèches, embrasées de sa gorge.

— Pour ta possession, reprit-il, pour

ta possession, Guyonne, je damnerais mon âme, je sacrifierais l'humanité entière!... Vois comme je t'aime! tu es en mon pouvoir, et je te respecte; et moi qui ai entre mes mains le sort d'une certaine d'individus, moi devant qui le fier marquis de la Roche plie le genou; moi qui méprise la fureur des hommes, méprise la colère des flots, moi qui suis plus maître ici que le roi n'est maître en France, moi, j'implore la pitié, j'implore ta compassion, Guyonne! je te supplie de consentir à être ma femme, de me donner un mot d'espoir... Tiens, veux-tu que je me prosterne à tes pieds, en présence de tout l'équipage? dis, le veux-tu?

— Non, répondit froidement Guyonne.

— Que faut-il donc que je fasse pour te plaire! s'écria impétueusement le pilote, en essayant d'embrasser la jeune fille par la taille.

— Rien, répliqua-t-elle, en se jetant en arrière.

— Tu ne m'aimes point, n'est-ce pas? reprit Chedotel d'un accent amer.

Guyonne ne fit aucune réponse.

— Et tu ne m'aimeras jamais? dit encore Chedotel, en essuyant la sueur froide qui baignait ses tempes, et tu ne consentiras jamais, toi, vil rebut de la société, écume des clapiers, à être la femme légitime...

— Jamais, dit vivement la sœur d'Yvon.

— Ignorest-tu que tu es sous ma dépendance absolue, que d'un mot, d'un geste, je puis signer ton arrêt de mort? Jamais! ah! tu railles; allons donc! jamais! est-ce que je ne commande pas souverainement ici!... Jamais, oses-tu dire? ai-je bien entendu? Mais, malheureuse femme, tu es donc bien fatiguée de la vie pour me parler ainsi!... Jamais!... Insensée! tu te sens donc bien forte contre les tourments! Jamais!...

En articulant ces imprécations, le pilote serrait, à les briser, les doigts de Guyonne entre les siens.

Il y eut une pause de quelques secondes dans ce drame solitaire au milieu de tant de monde, dans ce drame dont le bruit de la danse couvrait les vociférations. Un observateur eût pu remarquer alors que le pilote se débattait entre deux passions divergentes, exaltées à leur paroxysme. Enfin, il parut se décider, sa main lâcha celle de Guyonne, et il lui dit avec un sourire démoniaque:

— Vous n'aimez pas le vieux loup de mer, ma belle enfant?

— Je vous hais, riposta la jeune fille, à bout de patience.

— Hum! vous me haïssez, vous me haïssez! Cette franchise m'est agréable, hum! par le raban, confiance pour confiance, je serais aussi franc que vous, mademoiselle. Distinguez-vous ce point à l'occident?

— Oui, dit simplement Guyonne.

—Ca donc, apprenez, dès cet instant, que là sera votre tombeau, et Satan vous ait sous sa protection, la jeune celle !

Ensuite de ce blasphème, Chedotel alla rejoindre le marquis de la Roche qui arpentait la dunette, causa quelques minutes et se mit, en personne, au gouvernement.

Le soleil montant à son zénith avait peu à peu dégagé sa face éblouissante des voiles qui gazaient l'empyrée. Quelques nuages floconneux lutinaient bien encore çà et là sur la cime des vagues écumeuses, mais déjà le dôme céleste dévoilait ses splendeurs éclatantes et dans le lointain se groupaient des masses blanchâtres qui se dessinaient, s'échantraient, se nuançaient, s'estompaient à chaque enjambée du *Castor* vers elles.

C'était le cap Canceau, les rives de l'Acadie, actuellement la Nouvelle-Ecosse.

X

ARRIVÉE

Chedotel, sans quitter la barre, saisit tout à coup sur l'habitacle un de ces petits télescopes qu'avait récemment inventés l'Allemand Jensen et examina la côte.

—Hum ! murmura-t-il, ce diable de *Castor* connaît son chemin ; mais il ne me plait pas de déposer mon fret de ce côté. Demi-tour sur nous-même.

Puis, remettant la lunette à sa place et élevant la voix :

—Range à changer d'amures ! s'écria-t-il d'un ton perçant.

On entendit grincer les chaînes sur les mouffles et les palans ; les voiles lâchées et dégonflées battirent follement les mâts ; le soleil sembla décroître rapidement un arc de cercle à la voûte du ciel, les chaînes grincèrent de nouveau sur les mouffles et les palans ; les voiles se gonflèrent derechef et la barque reprit son allure première. Seulement elle avait changé de direction, et au lieu de voguer vers le nord, elle marchait en droite ligne vers le sud-ouest.

Les jeux avaient cessé et, depuis quelques minutes, tous les yeux attachés aux rivages lointains en étudiaient, muets et palpitants d'espérance, les contours variés à l'infini. L'évolution du *Castor* les transporta de surprise ; mais attribuant cette manœuvre à une cause urgente, ils s'abstinrent de tout commentaire et se contentèrent de faire volte-face pour voir le littoral de la Nouvelle-France qui déjà s'évanouissait comme un mirage trompeur.

Cependant, Guillaume de la Roche venait de consulter une de ces cartes tracées par Cartier et dont la fidélité est vraiment inconcevable. Il fut tout étonné de la route que prenait le pilote.

—Ne procédons-nous pas à la façon des écrevisses ? lui dit-il en souriant. Je croyais que nous devions conserver le cap au nord, et voilà que l'aiguille de la boussole est en ce moment arrêtée sur le sud.

—Au nord, répondit Chedotel, hum ! oui, notre route est au nord ; mais la voie la plus courte n'est pas toujours la meilleure.

—Ni la plus prompte, n'est-ce pas, pilote ?

—Hum !

—Néanmoins, je serais bien aise de savoir pourquoi nous revenons sur nos pas. Y aurait-il des récifs, des écueils ?

—Hum ! des récifs, des écueils, vous l'avez dit, il y en a des récifs, des écueils, la côte en est hérissée.

—C'est la côte de l'Acadie ; n'est-il pas vrai ?

—Hum ! la côte de l'Acadie ; non, ce n'est pas la côte de l'Acadie, répondit imperturbablement Chedotel, c'est une île.

—Une île ! fit le marquis.

—Une île.

—Vous la nommez ?

—Hum ! Je ne sache pas qu'on lui ait donné un nom.

—C'est singulier, reprit de la Roche pensif ; c'est singulier, mais ni Jacques Cartier, ni Roberval, n'ont signalé cette île.

—Hum ! cela ne doit pas vous éveiller, cette île est un amas de sables, qui, le plus souvent, sont couverts par les eaux. Les navigateurs que vous citez ont pu passer auprès sans l'observer.

—Voyons donc, dit de la Roche en prenant le télescope.

Mais il était trop tard. A l'exception d'un point presque imperceptible, le gouverneur général du Canada ne distingua rien à l'horizon.

—Approchons-nous de l'autre île dont vous m'avez parlé ? s'informa-t-il, après un intervalle.

—Nous la rangerons avant quatre heures de relevée, répliqua Chedotel.

—L'avez-vous parcourue ?

—Plusieurs fois.

—Et êtes-vous certain que nos gens pourront y vivre pendant les quelques jours que durera notre éloignement ?

—Y vivre ! Par la croix du Sauveur, jamais les russes n'auront été en meilleur campement pour faire chère lie. Les morues, les relingues essaient dans les criques, comme abeilles dans une ruche, et les lièvres, les lapins, les perdrix, il n'y a qu'à allonger la main pour en prendre en veux-tu, en voilà.

—Souvenez-vous, pilote, que vous répondez d'eux sur votre tête ! dit solennellement de la Roche.

—Sur ma tête, hum ! j'estime plus ma tête qu'un million de ces garnements ; mais n'importe, j'en réponds.

Soit qu'il n'eût pas compris, soit qu'il n'eût pas entendu, le marquis ne releva pas cette grossièreté. Il redescendit à

l'intérieur du *Castor*, tandis que Chedotel marmottait avec un ricanement sinistre :

—Prends garde qu'ils en trouveront des vivres. L'île est aussi stérile que le pont d'un vaisseau ! Ah ! monseigneur, vous m'avez rudoyé durant la traversée ! Ah ! vous m'avez traité comme un manant, moi Chedotel, qui cours les mers depuis trente ans... Ah ! ah ! monseigneur le gouverneur, vous gouvernez... les Hurons et les Esquimaux... si vous pouvez... Et cette péronnelle ! ah ! ah ! hum ! si je pouvais être témoin... Tiens, qu'est-ce qu'il veut ?

Un roulement de tambour avait arraché cette exclamation au pilote.

A cet appel les déportés s'assemblèrent en ordre, et Guillaume de la Roche, suivi de son état-major, parut sur le couronnement.

—Serrez les perroquets et le beau-pré, cria alors Chedotel, dont l'œil vigilant ne perdait pas un des mouvements du *Castor*.

—Tandis que les matelots exécutaient l'ordre du pilote, Guillaume adressa aux condamnés l'allocution suivante :

“ Enfants,

“ Vous savez que, malgré tous mes soins, le malheur a marqué jusqu'ici notre expédition. Les vivres manquent à bord. Encore quelques jours de mer, et nous serions réduits à la dernière extrémité. J'ai partagé vos misères et vos privations. Comme vous j'ai pâti de la faim, et, sans ma confiance entière dans la bonté de Dieu, peut-être me serais-je laissé aller à une lâche désespérance. Mais celui qui croit à la miséricorde infinie du Tout-Puissant, celui qui dépose, chaque soir, le fardeau de ses tribulations aux pieds du Rédempteur du monde, celui-là est fort contre l'adversité.

“ A présent nous approchons de la terre, non du continent, comme vous avez pu le supposer, mais d'une île fertile, où avec un peu de travail et d'ingéniosité, vous pourvoirez à vos besoins naturels. Car, apprenez-le de suite, le manque de vivres, une impérieuse nécessité me forcent à vous débarquer sur une île voisine. On débarquera avec vous des provisions pour deux jours, divers outils, des effets de literie, des instruments de chasse et de pêche, puis le *Castor* remettra à la voile pour chercher sur les rives de la Nouvelle-France un endroit convenable à la fondation de l'établissement colonial que j'ai projeté. Dès que je l'aurai trouvé, dans quelques jours, je reviendrai pour vous y transporter.”

A mesure que de la Roche parlait, un sourd grondement, précurseur d'une tempête, s'élevait dans les rangs des proscrits. Un étincelle suffisait

pour déterminer l'explosion ; celle étincelle jaillit.

—On veut nous abandonner au milieu de l'Océan ! crièrent en écho vingt bouches, avec un accent de terreur et de menace inqualifiable.

—Oui, nous abandonner ! reprit la première voix ; nous abandonner sur quelque plage inconnue pour y devenir victimes de la faim et des bêtes fauves.

Un formidable rugissement accueillit cette déclaration ; et, en moins d'une seconde, comme mus par un choc électrique, tous les condamnés s'étaient pressés tumultueusement sous la dunette, dans l'intention de l'escalader.

Chedotel riait sous cape et continuait de cingler vers sud-ouest.

De la Roche sentit qu'il fallait dépouiller sa morgue habituelle pour conjurer l'insurrection imminente :

—Écoutez, s'écria-t-il, j'ai tout droit sur vous ; le supplice des chefs de votre mutinerie aurait dû vous le prouver. Mais je répugne aux exécutions violentes, et je vous pardonne ce mouvement d'insubordination que tout autre, à ma place, réprimerait par des condamnations à mort."

—Oui, des pendaisons comme celles de Molin, Tronchard et des autres ! intervint encore le même individu, d'un ton d'amertume qui réveilla l'irritation assoupie.

—Pour vous montrer, continua le marquis, dont la voix domina instantanément les murmures, pour vous montrer que je n'ai pas l'intention de vous délaisser, comme certains esprits soupçonneux le craignent, mon écuyer, le vicomte Jean de Ganay, restera parmi vous et vous commandera en mon absence. Êtes-vous satisfaits ?"

—Oui, oui, répliquèrent plusieurs routiers.

—Eh bien donc, poursuivit de la Roche, rentrez dans l'entrepont et faites vos préparatifs."

Cette promesse comprima aussitôt l'effervescence qui bouillonnait dans toutes les têtes.

—Sire de Ganay, je compte sur vous, dit le marquis en se tournant vers son écuyer. Quatre matelots vous serviront de garde.

—J'obéirai, monseigneur, répondit indifféremment le vicomte.

Le *Castor* nageait sur le banc Craus, et autour de sa carène s'abattaient des marsouins aux reflets diamantés, des flottants à l'échine grise, des souffleurs aspirant l'eau pour la rejeter en l'air par leurs puissantes narines, et de temps en temps on voyait sortir des ondes le museau effilé d'un loup marin au blanc pelage. Des troupes de goélands voletaient à la tête des mâts ou rasaient les petites vagues glapissantes, et de toutes parts surgissaient des môles de sable qui scintillaient sous les rayons du soleil, comme

des incrustations de pierreries sur une plaque d'argent.

Chedotel fit serrer les voiles, à l'exception de la misaine, et dirigea, la sonde à la main, le *Castor* à travers les *battures* qui encombrèrent le passage où il naviguait alors.

Peu après, l'on discerna, à quelques milles au sud, une île couverte de petits arbres qui, à cette distance, produisaient un effet assez agréable.

L'ordre de mettre en panne et de jeter les ancres ne tarda guère à être donné. Puis Guillaume de la Roche, accompagné de ses principaux officiers, descendit dans un canot et se rendit à terre. Le premier, il débarqua, planta une croix et le drapeau de France et Navarre dans le sable du rivage, et prit possession de l'île au nom du roi son maître.

Le débarquement des proscrits s'effectua de même, à l'aide des chaloupes, car, le *Castor* ne pouvait, sans danger, approcher davantage.

Le soleil se couchait derrière un gros nuage gris de fer qui maculait l'azur du firmament, comme une tache d'encre macule une robe de fête, quand le canot, ramenant Guillaume de la Roche, vint chercher Jean de Ganay, les quatre matelots chargés de veiller à sa sûreté personnelle, et le faux Yvon, qui lui servait de domestique.

Comme, la dernière, Guyonne allait franchir la lisse pour prendre place dans l'embarcation, Chedotel la saisit par la main et lui dit avec une fureur concentrée :

—Femme, tu l'as voulu ! Eh bien ! tu seras la proie des misérables qui l'attendent là-bas ! Adieu, ajouta-t-il, en lui mordant les doigts jusqu'au sang. N'oublie pas le premier et le dernier baiser de ton amant Chedotel !

Guyonne frissonna d'épouvante sous le regard infernal du pilote, et machinalement sauta dans le canot, qui s'éloigna immédiatement.

Il touchait au rivage, lorsqu'un coup de vent subit, impétueux, siffla dans le grément du *Castor*. Un grondement de tonnerre succéda à ce sinistre présage. La barque fit trois embardées successives, roula sur elle-même et recula comme emportée par une puissance irrésistible.

—Sang et mort ! dit Chedotel, l'enfer seconde mes desseins ! nous dérapons ! — Levez les ancres ! s'écria-t-il, et prenez un ris dans la misaine !

—Pourquoi cette manœuvre ? demanda Guillaume de la Roche.

—Voyez-vous ces aigrettes phosphorescentes qui dansent à l'extrémité des cacatois ! répondit Chedotel ; c'est le *feu Saint-Elme* (1). Il faut regagner incontinent la haute mer, si nous ne vou-

(1.) On sait que le feu Saint-Elme, nommé aussi quelquefois feu Saint-Nicolas, est une sorte de météore lumineux qui précède souvent les tempêtes ou apparaît durant les nuits obscures.

lons pas échouer sur un banc ou nous briser contre les rochers à fleur d'eau !

Quarante personnes, y compris Guyonne et Jean de Ganay, restaient sur l'île de Sable.

DEUXIEME PARTIE.

L'ILE DE SABLE.

I

L'ILE DE SABLE.

L'île de Sable, plaine sauvage et aride, est située par les 43° 56' 42" de latitude et les 60° 17' 15" de longitude, sur la grande route océanique que suivent les navires pour gagner les ports septentrionaux de l'ancien et du nouveau monde. Sa distance des côtes de l'Acadie (1) et du Cap Breton est d'environ quatre-vingt-cinq milles. Comme son nom l'indique, des môles de sable, amoncelés par les flots, la composent. Elle s'élève à peine au-dessus du niveau de la mer. Cependant on y remarque quelques hauteurs également formées de sable. La plus connue aujourd'hui est le mont Lutrell, situé à la pointe ouest, côté sud. L'île de Sable a la figure d'un croissant. Sa plus grande longueur, de l'est à l'ouest, ne dépasse pas dix lieues, sa largeur cinq. Placée à l'embouchure du Saint-Laurent, dans l'Atlantique, elle est environnée de bas-fonds et de bancs considérables, comme il en existe ordinairement au confluent des fleuves. Une plage fort large, léchée par la mer à l'heure de la marée montante, laissée à sec à l'heure de la marée descendante, enserré l'île dans toute sa circonférence. Ce serait pour elle, si la nature l'avait faite productive et habitable, une meilleure défense que la plus formidable ceinture de remparts et de bastions ; car non seulement les navires de haut bord ne peuvent en approcher, mais les caboteurs n'y arrivent qu'à l'aide de leurs embarcations. Au centre se trouve un lac (2) qui a cinq milles de circuit. Ses rives seules jouissent d'une sorte de fécondité malade. On y voit quelques arbustes rabougris, étiques, et ça et là un lambeau de pelouse où croissent des herbages aux nuances pâlotés, aux tiges malingres et décharnées et des plantes saxatiles. C'est une éternelle désolation oubliée par la fatalité au coin de l'Atlantique.

—Jamais, dit Charlevoix, dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, terre ne fut moins propre pour être la demeure des hommes."

De temps immémorial, l'île de Sable

(1.) Aujourd'hui Nouvelle-Écosse.

(2.) On lui a donné le nom de lac Wollacé.

a été la terreur des marins employés à la pêche ou à la traite des pelleteries dans les parages de l'Acadie. Bien avant l'expédition de Jacques-Cartier, elle était connue et redoutée par les Basques, les Normands et les Bretons. Aux alentours, la mer roule constamment ses vagues houleuses, et les brouillards impénétrables qui planent sur elle pendant les neuf dixièmes de l'année, rendent son abord d'une difficulté presque insurmontable. Encore aujourd'hui elle apparaît comme un sombre présage à tous ceux qui l'approchent. Les navigateurs, dans leur langage figuré ont donné le nom d'Avénué de l'Enfer (*Hell-Avenue*) au passage qui la sépare de la Nouvelle-Écosse.

En 1804, le gouvernement anglais, poussé par une sollicitude philanthropique qu'on ne saurait trop louer, y a établi un poste d'hommes, avec mission de la parcourir en tous sens, afin de recueillir les naufragés, et, en 1853, il y a érigé des maisons de secours, approvisionnées de ce qui est nécessaire pour assister les infortunés que chaque mois, chaque semaine, nous pourrions dire, le malheur jette sur son rivage.

Le tableau suivant, dû à la plume de miss Dix, est une peinture fidèle de cet horrible désert :

"L'île de Sable, depuis sa découverte, a été l'effroi des marins, durant les brumes et les tempêtes. Je possède une liste de près de deux cents vaisseaux et petits bâtiments, appartenant tous à l'Angleterre ou aux États-Unis, qui s'y sont perdus dans le demi-siècle écoulé. Les gens qui y ont stationné m'ont dit qu'il n'était pas rare, après des brouillards épais ou de gros vents, de trouver des fragments de vaisseaux et des restes de cargaisons dont il n'a plus été entendu parler.

"L'île n'a ni port, ni mouillage sûr. Les navires qui désirent effectuer une communication avec elle, — jettent l'ancre à trois quarts de mille environ du bord, en prenant position sur le côté septentrional de l'île, quand le vent souffle de l'est, et plus vers le côté sud quand le vent du nord domine.

"Les bas-fonds et les barres s'étendent à plus de soixante milles du côté sud ; au nord, les bancs plongent plus brusquement dans les eaux profondes.

"La province de la Nouvelle-Écosse, soutenue par la mère patrie, entretient sur l'île un établissement composé de huit matelots vigoureux, un autre estropié, un bon pilote-côtier et un jeune garçon actif, qui doivent s'empressez de fournir de l'aide aux navires en détresse. Une garde régulière est établie, et les rondes se font une fois toutes les vingt-quatre heures.

"Le surintendant est autorisé à disposer du temps et à diriger tous les travaux sur l'île ; lui-même, le second

et le troisième commandant y ont leur famille. Sauf les personnes précitées, l'île n'a aucun habitant. Les naufragés peuvent y être retenus plusieurs mois en hiver, et souvent des semaines entières dans les autres saisons, jusqu'à l'arrivée du vaisseau du gouvernement qui est chargé de fournir les provisions et de pourvoir aux besoins des insulaires.

"Les épaves des bâtiments submergés donnent en abondance du bois pour la construction des maisons d'habitation, ateliers, magasins, maisons de refuge et bois de chauffage.

"Il y a quatre maisons d'habitation à un étage et une maison de refuge à l'extrémité sud-ouest de l'île.

"Elle consiste en une chambre décente, ayant un âtre rempli de bois sec, une boîte d'allumettes, un seau, une coupe d'étain, une hache et un sac de biscuits pendus à la muraille. La porte est simplement fermée au loquet. Des inscriptions écrites à la main nous indiquent les parties de l'île habitées et qu'on peut se procurer de l'eau fraîche en creusant dix-huit pouces ou deux pieds dans le sable.

"Au sud il y a une autre maison de refuge fort bien construite par le surintendant actuel, il y en a une autre plus loin à l'est.

"On y trouve plusieurs bateaux-brisants excellents, mais pas un bon bateau de sauvetage, aucun phare, aucune cloche pour les brouillards. Il y a quelques années, un bateau de sauvetage fut construit sur l'île. Il a un pont convexe et n'est point propre aux avirons, sinon dans une eau parfaitement calme ; aussi tous ceux qui ont quelque connaissance des affaires nautiques, et qui l'ont vu, l'ont jugé parfaitement inutile.

"On a songé à établir un phare sur l'île de Sable : cette question a été discutée, mais jusqu'ici on ne l'a point fait. Je ne saurais préciser jusqu'à quel point les cloches pour le brouillard seraient avantageuses, mais je m'imagine que si on en plaçait vers la côte septentrionale elles rendraient de grands services à diverses stations. Je pense que des blocs de pierre pour fixer de lourdes chaînes retenant des bouées, portant un chapiteau et une cloche, pourraient y être jetés comme sur les côtes du Maine et ailleurs.

"J'ajouterai en terminant que trente heures après mon arrivée à l'île de Sable, au mois de juillet dernier, le *Guide*, vaisseau anglais, presque neuf, chargé d'une cargaison de farine et autres provisions pour le Labrador, toucha la côte sud pendant une brume et fut complètement perdu — les hommes et la cargaison furent sauvés."

Tout détail ajouté à ceux-là serait superflu. Par l'attention qu'on accorde maintenant à l'île de Sable, le lecteur peut se faire une idée de ce qu'elle devait être en 1598.

Les quelques historiens contemporains de cette époque qui en ont parlé ne trouvent pas sur leur palette de teintes assez noires pour la représenter.

Enfin nous aurons complété cette lugubre ébauche, en ajoutant qu'à l'exception de quelques oiseaux de mer, on ne rencontre aucune espèce de gibier sur l'île de Sable (1).

A présent, retournons aux quarante individus que le marquis de la Roche a laissés dans cette solitude affreuse.

II

LES QUARANTE.

Comme le *Castor*, après avoir viré de bord, cinglait avec rapidité vers l'est, un cri s'éleva de l'île de Sable !

Cri spontané, terrible, immense ; cri de désespoir indicible, qui chassa de leur retraite une nuée de goëlands, et domina un instant le roulis des flots irrités !

Ce cri, il était poussé par trente-huit poitrines humaines, il résumait les appréhensions qui déjà tenaillaient trente-huit êtres humains, il exprimait le saisissement de trente huit vies humaines qui voient disparaître le dernier lien qui les unissait à la société civilisée !

Puis, il y eut des scènes individuelles effrayantes.

Autant d'hommes, autant de rages ; autant de voix, autant de clameurs stridentes ; autant de bras, autant d'imprecations contre le ciel et le navire qui fuyait !

Le pinceau n'aurait pas assez de couleurs, la plume pas assez de traits pour reproduire cet horrible tableau !

Qu'elle était écrasante la déception qu'ils venaient d'éprouver ! Après de longs jours de souffrances et de privations, dans les entrailles d'un vaisseau où ils étaient entassés comme des nègres à fond de cale, avoir aperçu la terre, l'avoir saluée avec l'enthousiasme du prisonnier saluant l'heure de sa délivrance, avoir formé mille projets de félicité future, savouré les voluptés imaginaires de bientôt boire et manger à discrétion — après tant d'émotions, tomber soudain sur une plage inconnue, stérile suivant toute apparence, au commencement d'une tempête, sans abri contre la pluie, sans vivres pour réparer leurs forces épuisées par un jeûne mortel ! — Le stoïcisme incarné aurait-il lui-même résisté à de si rudes assauts ?

Essayer de les calmer, de leur faire entendre raison alors, c'eût été jeter de l'huile sur un brasier ardent afin de l'éteindre.

(1). M. Martin Montgomery prétend, dans son *Histoire de la Nouvelle-Écosse*, qu'on trouve encore des lapins et des lièvres sur l'île de Sable. Mais il est le seul qui fasse cette assertion. Pour moi, je n'ai jamais rencontré aucun gibier dans l'île quand je l'explorai en 1853.

Le vicomte Jean de Ganay, malgré sa jeunesse, avait une trop grande expérience des hommes et des choses pour exciter encore ces natures sauvages par une tentative précipitée. Croyant d'ailleurs que le *Castor* n'avait levé l'ancre que dans le but d'éviter le grain et de chercher un mouillage plus sûr, il attendit silencieusement que l'effervescence se fût apaisée d'elle-même.

Les prévisions de l'écuyer par rapport à ses compagnons d'infortune se réalisèrent.

Fatigués de blasphémer et de se tordre inutilement les bras, les mieux résolus finirent par envisager froidement la situation. Jean, alors, accompagné de Guyonne, et des quatre matelots qui l'avaient amené et lui servaient d'escorte, Jean jugea qu'il était temps d'agir et s'approcha des groupes.

Dans leur trouble, les routiers n'avaient point remarqué la présence du vicomte parmi eux. Lorsqu'elle fut connue, l'espérance renaquit dans ces cœurs susceptibles de se livrer instantanément aux sensations les plus divergentes. Jean de Ganay leur apparaissait comme un otage sacré, comme la preuve certaine que le gouverneur de la Nouvelle France n'avait pas voulu les abandonner à jamais. Envers eux, réprouvés du monde, un haut et puissant seigneur avait droit de perfidie ; mais le vicomte était bon gentilhomme ; ses armes l'attestaient, et certainement le marquis de la Roche n'aurait pas eu l'audace de jouer un vilain tour à un membre de la très considérable famille bourguignonne des Ganay.

Ces réflexions, bien naturelles, passèrent des esprits sur les lèvres, et le vicomte trouva bientôt les oreilles prêtes à l'écouter, les maintes prêtes à obéir à ses ordres.

La nuit déployait rapidement son manteau de ténèbres ; la pluie tombait à flots et le vent arrachait aux lames des masses d'eau saumâtre qu'il rejetait avec force sur le rivage.

—Allons, mes braves, dit l'écuyer aux exilés qui l'entouraient, comme il n'est pas probable que nous ayons des nouvelles du *Castor* avant demain matin, il faut nous disposer à camper ici. Formez-vous en groupes de dix ; mes matelots donneront à chaque groupe des rations de vin et de viande salée que j'ai apportées dans mon canot ; puis, en coupant quelques arbustes, les fichant dans le sable, et étendant dessus vos souquenilles de laine, vous vous construirez des tentes passables pour de vaillants routiers plus accoutumés à coucher à l'hôtellerie de la belle étoile que sous des lambris dorés ! Vive monseigneur de la Roche, gouverneur de la Nouvelle-France !

—Vive monseigneur de la Roche, gouverneur de la Nouvelle-France ! répétèrent unanimement les condamnés ;

car Jean de Ganay en faisant appel à la valeur de ces bandits les avait pris par leur côté faible. Flatter l'amour-propre des masses, tel est le secret de l'éloquence des grands orateurs populaires.

Les rations de vin et de vivres furent scrupuleusement distribuées, promptement avalées, et chaque groupe se mit en devoir de se confectionner un refuge contre la tempête qui sévissait toujours avec furie.

Enveloppé dans son manteau, Jean de Ganay surveilla les travaux, tandis que ses matelots et Guyonne lui préparaient une tente au centre du camp. Vers neuf heures, toute la besogne était terminée, la pluie cessait peu à peu ; mais un froid piquant succédait aussi peu à peu, et les pauvres routiers, trempés jusqu'aux os, avaient en perspective une nuit fort désagréable, quand un vieux marin qui avait pris part à l'expédition de Roberval, dit tout à coup en s'adressant au vicomte :

—Si monseigneur nous permettait d'allumer du feu ?

—Allumez, mon brave, répondit l'écuyer ; mais j'ai bien peur que vous ne puissiez en venir à bout. Les deux barils de poudre que j'ai transportés du *Castor* ici sont avariés, et comme il se pourrait que j'eusse besoin de mes pistolets pour quelque chose de plus nécessaire...

—Qu'à cela ne tienne, monseigneur ! J'ai appris des sauvages de l'Acadie le moyen d'allumer du feu sans poudre ni pierre à mousquet.

—Vraiment, voilà qui est curieux ! comment faites-vous ?

—Rien de plus simple, vous allez voir.

Le matelot s'éloigna, et guidé par la lune qui sortait par intervalles de dessous un vaste réseau de nuages, parvint à découvrir dans les cavités du rivage quelques varechs secs et deux rameaux de hêtre morts.

Ayant rapporté le tout dans la tente du vicomte, il pratiqua un trou dans le plus gros des morceaux de bois, aiguisa l'autre, et l'introduisant dans le trou qu'il avait fait, frotta les deux rameaux simultanément jusqu'à ce que les étincelles en jaillirent.

A la vue de ces étincelles, la surprise éclata sur les visages des routiers : quelques-uns, croyant à un sortilège, se signèrent dévotement ; d'autres crièrent résolument au miracle ; d'autres enfin plus fanatiques prononcèrent les mots de nécromancien ; terrible inculpation à cette époque de superstitions, où les phénomènes de la physique étaient considérés comme de la magie et ceux qui les produisaient punis par le supplice du bûcher.

Par bonheur pour l'ingénieux matelot, Jean de Ganay ne partageait pas les préjugés du précepte : "Aux ignorants prends garde de montrer ta science : sur dix qui en seront témoins,

il y en aura neuf qui la nieront, un qui la réfutera et dix qui la jalouse-ront."

A l'exception du vicomte, des trois autres matelots et de Guyonne, les proscrits refusèrent longtemps de se chauffer à ce feu "allumé par l'enfer." A la fin, pourtant, le froid doublant d'intensité, quelques-uns se hasarderent, le reste les imita comme les moutons de Panurge ; mais l'écuyer les ayant engagés à prendre des tisons au brasier, afin d'allumer d'autres feux, nul n'osa s'y décider. Ces hommes qui ne craignaient, disaient-ils, ni dieu ni diable, et qui, en vérité, ne se souciaient guère des lois divines et humaines, professaient tous pour le surnaturel une horreur invincible.

A partir de cette soirée, comme nous le verrons dans le cours de ce récit, le matelot Philippe Francœur, surnommé le *Maléfiqueux*, fut pour la troupe entière des bannis, un objet d'aver-sion, d'effroi et de respect !

III

PREMIÈRE JOURNÉE SUR L'ÎLE DE SABLE

La nuit s'écoula sans incident digne d'être raconté. Le lendemain matin, de bonne heure, les proscrits debout sur les hauteurs du rivage, cherchaient des yeux un indice du navire qui les avait amenés. Mais, vaine attente ! quoique nul brouillard n'étendit son rideau sur la face de l'Océan, quoique le soleil brillât d'une clarté resplendissante, le regard venait mourir intact contre les impénétrables barrières de l'horizon.

—Ventre de biche ! dit un ex-lansquenet qui avait servi sous Mayenne et affectait les manières et les expressions favorites du célèbre ligueur, ventre de biche, je crois que nous voici plus prisonniers que perroquets en cage.

—Crois-tu, Grosbec ?

—Ventre de biche, c'est ma mélancolique opinion. Pas plus de *Castor* sur la plaine liquide, comme disait M. Virgilius Maro, que de sous d'or dans la paume de ma main.

—Oui, mais il va venir.

—Qui ça ?

—Le *Castor* donc !

—Compte là-dessus, mon brave Allemand et tire la langue en attendant.

—Ah ! j'aperçois...

—Qu'est-ce que tu aperçois ?

—Là-bas, au sud ?

—Nigaud, c'est une mouette.

—Oui, c'est une mouette, dit sourdement un gros homme, sorte d'hercule à la mine rébarbative, qui jusque-là s'était tenu coi.

—Une mouette, répéta l'ex-lansquenet, et j'ai bien peur... qu'en dis-tu, père François Rivet dit Brisetout ?

—Je dis, moi, répliqua le colosse en frappant du pied contre terre, que tu as raison, Grosbec, nous nous som-

mes laissés prendre comme rats en souricières, puis bêtement débarquer ici pour crever de faim. Ah ! Molin, le diable l'a en sa chaudière ! devinait juste. Vois-tu, me disait-il, on veut se débarrasser de nous, faire de nos carcasses de la chair à poissons ou à corbeaux, ça n'est pas douteux.

— Pour ce qui le regardait, il ne s'est pas trompé, ce pauvre Molin, dit Grosbec d'un air fin ; mais ventre de biche, nous n'en sommes pas encore réduits là.

— Pas encore, possible ! reprit Brise-tout, d'un ton creux, et demain...

— Demain, dit un autre personnage perdu dans la foule, le *Castor* nous aura repris à son bord.

— Qui dit cela ? demanda Grosbec.

— Le Nabot, répondirent plusieurs voix en ricanant.

— Le Nabot est un imbécile, fit Brise-tout avec impatience.

— Un imbécile ! où est celui qui m'a donné son nom ? s'écria un bonhomme, haut de trois pieds et demi à peine se faufilant à travers les jambes des spectateurs et s'avancant vers le géant.

— L'imbécile qui t'a donné son nom, c'est moi, répartit Brise-tout.

— Toi ! dit le nain, campant fièrement les poings sur les hanches.

— Hélas ! oui, mon bel avorton !

— Le visage de Nabot blémit de fureur.

— Tu t'imagines donc que tu es bien fort !

— Par la mordieu ! dit Brise-tout en souriant, je suis dans tout les cas aussi fort qu'un embryon comme toi !

— Oui-dà !

— Un rire général accueillit cette farfaronnade.

— Tu ne sais peut-être pas, dit Nabot, que si petite qu'elle soit, la cognée abat les plus robustes chênes, que l'espadon tue la baleine ?

— Après ?

— Après ?... gare à toi !

En achevant ces mots, le nain se jeta brusquement à plat ventre saisissant Brise-tout par une jambe, et, avant que celui-ci eût songé à s'opposer à son dessein, le renversait tout de son long sur le sable, à la grande hilarité des assistants.

Le colosse se releva, en mâchant des paroles menaçantes entre ses dents serrées, et voulut châtier son malin adversaire, mais Nabot s'était prudemment éclipsé.

Les murmures, suspendus par cette plaisanterie, recommencèrent avec plus d'aigreur. Brise-tout, autant pour faire oublier sa déconvenue que par goût naturel, se constitua le porte-voix de ces murmures.

Il avait plus d'une toise, mesurée des talons au sommet de l'os occipital, et à cette stature extraordinaire il joignait un développement d'épaules presque fabuleux. L'aspect de Brise-tout était fort étrange. Son crâne énorme, carré, hérissé de cheveux ardents, écrasait un cou ciré, long, mais auquel des muscles

saillants donnaient l'élasticité et la vigueur d'une barre d'acier. Grâce à la souplesse de ses muscles, Brise-tout pouvait tourner la tête en arrière sans que le reste de son corps opérât un mouvement. Cette faculté était fort utile à notre homme, lorsqu'il avait maille à partir avec quelque ruffan de sa trempe, ce qui lui arrivait souvent, attendu que son caractère était en harmonie avec son physique. On pouvait rencontrer visage aussi laid, mais pas plus affreusement laid que le sien. Forcez-vous l'imagination et concevez un masque où, entre deux bourrelets de chair sanguinolente, clignotent deux petits yeux percés en trous de vrille, pointillez le reste de la face d'une barbe rousse, courte, drue, véritable brosse de cardeur, qui se partage de temps à autre, pour découvrir des mâchoires qui feraient honneur à un hippopotame ; supposez que tous nous naquimes sans nez, et vous aurez le portrait *humain* de François Rivet, dit Brise-tout. Le buste et les membres étaient à l'avenant du faciès. Un thorax monstrueux surplombait deux jambes osseuses et décharnées, dont il semblait avoir escroqué le modèle à une cigogne, et pour compléter ce type, bizarre caprice de la nature, nous dirons que ses bras, gros comme des couleuvrines, ne descendaient guère au dessous des hanches, ce qui diminuait considérablement la vanité de leur propriétaire et maître. Mélange étonnant de force incroyable et de faiblesse puérile, Brise-tout n'était dangereux pour un adversaire que lorsqu'il pouvait l'étreindre entre ses mains larges, épatées, capables de tor dre un fer à cheval ou de réduire en poudre les plus durs cailloux. Mais il éprouvait à se baisser une difficulté insurmontable, comme si les articulations de ses cuisses à son torse eussent été nouées par un calus, et ce vice de conformation, en paralysant tout agilité de sa part, affaiblissait dans l'esprit de ceux qui le connaissaient l'effroi qui ne manquait jamais d'inspirer son extérieur.

— Puisque nous sommes abandonnés, beugla-t-il avec l'accent de rogomme qui lui était propre, je suis d'avis qu'on se partage toutes les munitions, et que chacun ensuite s'arrange à sa guise pour vivre ici ou s'en tirer.

— C'est juste, c'est juste, mille tonnerres ! répondirent plusieurs routiers en dirigeant vers la tente de Jean de Ganay des œillades envieuses. Pas de privilège, pas de chef, partageons !

— Cui, partagez, bande de fai-chiens, dit un matelot qui parut tout à coup au milieu des mutins.

— Le Maléficeux ! firent les routiers en s'écartant sur le passage du matelot.

— Le Maléficeux, soit ! tas de clamps et d'huîtres que vous êtes ! Par le trident de Neptune, qu'est-ce que vous

avez encore à rouler dans vos caboches ? Etes-vous si novice qu'il faille vous enseigner la manœuvre à coups de barre de guindeau ?

— Qu'est-ce qu'il baragouine donc ? dit Brise-tout, en cassant entre ses doigts un galet rond, en manière de passe-temps.

— Je baragouine que vous êtes plus bêtes que des marsouins, toi le premier, descendant de Goliath le Camus, continua le Maléficeux. Quoi ! vous marronnez parce que le *Castor* n'est pas encore revenu ! Mais, busons, est-ce que vous ignorez qu'une risée chasse quelquefois un vaisseau à cent lieues de sa route ordinaire ? Et si je vous disais, moi qui, depuis vingt ans, traîne mon cuir sur les mers, si je vous disais que je ne crois pas que le *Castor* puisse être ici avant demain ! Là, ouvrez vos gueules comme des sabords, et écarquillez vos yeux comme des écubiers ! Non, il ne sera pas ici avant demain, en admettant même que le vent lui soit favorable, ce qui n'est pas très probable, puisque la brise souille de terre. Comprenez-vous, dindons ? Mais voici le sire de Ganay qui sort de sa tente, je vous engage à filer doux, si vous tenez à votre peau, gibier de potence ! Allons, silence dans les rangs, mille caronades ! Vous souvenez-vous pas de la danse Molin, Tronchard, Pepoli et compagnie, hein ?

Cette interrogation, empreinte d'une railleuse ironie, eût été plus que suffisante pour imposer silence aux mutineries, en supposant qu'elles eussent pu dégénérer en révolte. Aussi quand le vicomte de Ganay arriva au milieu des groupes, trouva-t-il les routiers disposés à l'écouter.

L'écuyer avait profondément réfléchi pendant la nuit. Il en était venu à conclure que, tout de suite il devait s'imposer avec énergie aux esprits inquiets et agitateurs des gens confiés à sa direction, s'il voulait les maîtriser. En conséquence, après s'être assuré que ses quatre matelots, lui seraient dévoués jusqu'à la mort, il se résolut à explorer l'île, puis à établir son campement dans un endroit convenable.

Il divisa ses hommes en quatre bandes de dix, qu'il plaça chacune sous l'autorité d'un matelot.

Une demi-douzaine de paires de pistolets, autant de haches, telles étaient les seules armes et instruments que possédaient les bannis. Ces armes furent partagées entre les chefs des troupes ; ensuite on convint d'un cri de ralliement, soit en cas de danger, soit pour se réunir ; on décida que, vers deux heures de l'après-midi, les diverses bandes rebrousseraient chemin pour regagner le point de départ, et l'on se mit en route, trois escouades du moins, car la quatrième avait ordre de demeurer en place pour recevoir le *Castor*, si, par hasard, ce navire réappa-

raissait, durant l'absence des explorateurs.

Une bande se dirigea vers l'est, l'autre vers l'ouest, la troisième s'achemina entre elles deux, c'est-à-dire vers le centre présumé de l'île.

Cette troisième bande était commandée par Jean de Ganay en personne, avec le Maléficien pour lieutenant. Parmi ceux qui la composaient, on remarquait notre connaissance Guyonne, Brise-tout, le Nabot, Grosbec.

La journée était luxuriante de charmes. Rien ne pouvait égaler la pureté du ciel semblable à une coupole de saphir au milieu de laquelle on aurait enchâssé une étincelante escarboucle. Les sables de la grève brillants de mille feux sous les rayons de l'astre céleste, paraissaient former autour de l'île un collier de perles et de rubis, il n'était pas jusqu'au maigres buissons et arbustes qu'on apercevait dans le lointain, qui ne donnassent à cette plage désolée un certain air de gaieté décevante, qui d'abord dissipa les sinistres appréhensions des déportés.

—Ventre de biche ! dit Grosbec, en s'adressant à Brise-tout, m'est avis que nous avons tort de nous désoler : nous sommes en pays de Cocagne. Pourvu que les demoiselles sauvages ne se montrent pas trop rébarbatives sur le chapitre des mœurs... A propos de ces dames, où diable se cachent-elles ? je n'ai pas encore eu l'avantage d'entrevoir la cote d'une de ces charmantes !

—Les sauvages ! il ne manque plus que cela ! maugréa Brise-tout.

—Monsieur Grosbec, veuillez à votre pif, dit à cet instant Nabot.

—A mon pif, répliqua l'ex-lansquenet en portant la main à son nez qu'il avait démesurément prononcé.

—Eh ! sans doute, les Indiens sont très-friands de cet organe ; demandez plutôt au Maléficien.

—Tais-toi, vermine, répliqua François Rivet en tirant l'oreille du nain.

—Aïe ! cria celui-ci. Pensez-vous que je sois sourd ?

—Attrape, ver de terre, dit Grosbec. Ventre de biche ! quelle fameuse odeur on respire céants.

—Excusez ! une odeur de marée corrompue, dit le nain.

—De verveine, bêta.

—Ca dépend des nez.

—Des... quoi !

—Des nez ! ventre de biche ! riposta Nabot, en contrefaisant l'accent gascon de Grosbec.

Ce mauvais calembour eut un succès fou, et souleva de perçants éclats de rire.

—Silence ! intervint le Maléficien. Ce n'est ni l'heure ni le lieu de jouer comme des écoliers en goguette. Voyons, qu'est-ce que cela ?

La troupe marchait alors sur une lande marécageuse, à travers des bouquets de coudriers et de pruches rabougris. Au cri du matelot, Jean de Ga-

nay s'arrêta et fut imité de ses hommes, dont les yeux se portèrent anxieusement vers un point que Philippe Franceur indiquait du bout du doigt. Là, parmi les branchages de quelques genévriers, se montrait un corps blanchâtre qui paissait le gazon avec la plus grande tranquillité du monde. Jean de Ganay arma un pistolet, ajusta et fit feu ; mais sans résultat, car on vit aussitôt l'animal s'enfuir en bondissant. Interrompue par cet incident, la marche fut aussitôt reprise. A midi les bannis atteignirent un lac et une halte fut ordonnée. Nulle trace humaine n'avait été remarquée, et l'île, dans les parties que Jean de Ganay avait visitées, n'était pas seulement déserte, mais dépourvue de tout ce qui est indispensable à la subsistance de notre espèce. Cependant, la vue du lac ranima son espoir, les rives en étaient fleuries, et leur sol pouvait être propre à la culture. Désireux de poursuivre ses observations, l'écuyer longea le bord de ce lac, tandis que ses compagnons se reposaient ou faisaient la guerre aux habitants des eaux. Il arriva ainsi à un bois de bouleaux ; l'ayant franchi, il se trouva tout à coup devant une hutte de branchages, grossièrement construite. Au bruit de ses pas, un individu couvert de peaux, qui se tenait accroupi au seuil de la cabane, poussa un cri aigu et plongea dans le lac. Jean ignorait ce que c'est que la crainte ; mais une sage prudence lui conseilla de ne pas s'aventurer davantage, ces bruyères pouvant être hantées par une tribu sauvage. Il se détermina même à ne point faire part immédiatement de sa découverte aux routiers, pour ne pas augmenter leur mécontentement. Étant revenu près d'eux, il partagea un modeste repas de poisson qu'ils avaient préparé, puis les ramena, assez peu favorablement impressionnés, au cantonnement de la veille.

Déjà les deux autres troupes étaient de retour. Leur rapport fut unanime : l'île ne produisait que du sable.

On fit l'appel général des proscrits, il en manquait un : le numéro 40, Guyonne !

IV

BRISE-TOUT

Seul, Jean de Ganay conçut quelques inquiétudes de l'absence du numéro 40. Le reste de la bande était naturellement trop égoïste et trop habitué aux vicissitudes du sort pour s'en soucier. Au surplus, le faux Yvon, loin d'inspirer de l'affection aux routiers, s'était attiré leur jalousie, à cause de l'intérêt que n'avait cessé de lui porter le vicomte. Dans tous les lieux, dans toutes les positions, les hommes voient avec déplaisir un de leurs semblables plus favorisé qu'eux ; mais c'est surtout dans le

cœur des malheureux que l'envie a établi le siège de son empire. Quant à l'écuyer, deux raisons lui faisaient regretter la disparition de Guyonne : d'abord l'attachement dont il se sentait pris pour le prétendu jeune homme, puis la crainte que cette disparition dût être attribuée au personnage qu'il avait aperçu sur le bord du lac. Cependant, il dissimula ses appréhensions et tâcha de se montrer plus gai que d'ordinaire, afin de rassurer les proscrits. La troupe restée au campement avait employé la journée à construire des tentes aussi confortables que possible. Les débris d'un navire naufragé lui avaient servi à cet effet, et, lorsque les explorateurs revinrent, ces tentes étaient assez avancées pour leur faire espérer qu'ils passeraient une nuit meilleure que la première. Chacun des détachements avait apporté quelques comestibles de son expédition : ceux-ci du poisson, ceux-là des coquillages. Le souper fut préparé et on l'expédia gaillardement, car, avant de commencer son repas, le Maléficien avait fait remarquer que le vent ayant tourné au sud-est, il était présumable que le *Castor* reparaitrait à l'aube suivante.

—Si ta prévision s'accomplit, matelot, dit Grosbec, je jure de te faire roi... des ribauds.

—Et moi, dit le Nabot, je demande que le très-illustre Brise-tout soit nommé pape des fous.

—Bien trouvé ! s'écrièrent les convives qui suspendirent leur bruyante mastication pour arrêter un regard moqueur sur le visage hideux du colosse.

—Omelette ! dit celui-ci sans perdre une bouchée. Il me le payera !

—En monnaie de singe ! riposta le nain, faisant la nique à Brise-tout.

—Garc à toi, lui dit Grosbec bas à l'oreille. Quand l'éléphant est fatigué de jouer avec un roquet, il l'écrase.

—Peuh ! siffla le petit homme, mon ami Brise-tout a le caractère aussi délicatement conformé que la face. Nul danger qu'il prenne jamais mes douceurs pour de l'absinthe ; pas vrai, fils de Vénus la laide ?

—Satané diabolin ! dit Philippe Franceur en tapotant sur la joue de Nabot avec le manche de son couteau.

—Oui, diabolin que je réduirai à l'état d'angelot, grommela le colosse.

—Pest ! la réduction ne serait pas des plus à dédaigner. Moi qui n'ai jamais valu un liard, je ne me verrais pas sans plaisir métamorphosé...—Ohé ! qu'y a-t-il ? Un seau d'eau ! maître Polyphème se trouve mal ! Vite ! vite ! ne voyez vous pas qu'il tire la langue comme un balancier de potence ?

Nabot disait vrai ; Brise-tout, dont la colère ne pouvait dompter une effroyable voracité, venait d'avaler une arête et faisait des efforts inouïs pour se délivrer de l'os engagé dans sa gorge. Il gesticulait, se démenait, suait,

pleurait, écumait, mais vainement. L'arête, loin de céder à ses tentatives pour l'expectorer, s'enfonçait de plus en plus dans les chairs.

Je laisse à penser si grande était l'hilarité des spectateurs.

—Une paire de pinces, pour aider notre Hercule, dit l'un.

—Non, ne lui dérobez pas le mérite d'accomplir seul et sans secours ce reizième travail, reprit l'ex-lansquenet.

—Sacramente ! ajouta l'Allemand, il va éclater, si vous ne le déboutonnez.

—Pauvre chéri, continua le Nabot, riant jusqu'aux larmes, ne te décourage pas. De la valeur ! encore un grognement ! plus fort ! là... bien... comme ça !

—Il vaincra ! —il ne vaincra pas ! — Je te dis qu'il vaincra ! — Je te dis que non. — Gageons... — Ah ! il étouffe !

—Pour Dieu, mon amour, ne casse pas cette arête au moins ; je la retiens, je la conserverai comme une relique... pour m'en faire un cure dents !

Et les rires de redoubler !

Pourtant la chose n'était pas risible, tant s'en faut, et François Rivet ne riait pas, lui ! Son visage contracté par la douleur, livide, marbré de taches couperosées ; sa bouche béante, inondée de salive et de sang ; ses yeux grands ouverts dont les prunelles avaient fui sous les paupières ; ses poignets crispés ; son corps agité par des mouvements spasmodiques offraient un horrible tableau, tandis que des sons cavernaux qui s'éraillaient en s'échappant de sa poitrine auraient glacé d'effroi toute autre assistance que celle qui l'entourait.

—Quelle tête ! dit l'incorrigible nain. Décidément, Narcisse et Antinoüs n'ont plus qu'à tirer leur révérence ! Y a-t-il un peintre parmi nous ? — Pourquoi le signor Titiano est-il mort ? ajouta un Piémontais. — Ah ! mais, poursuivit Nabot, la charité chrétienne nous commande de prier pour les agonisants ; prions donc, car notre infortuné compagnon râle son dernier soupir ?

— *De profundis clamavi*... bredouilla Gros bec. — Mourir d'une arête, lamentable destin ! — Regretté Brise-tout, je composerai une élégie sur son trépas. — Je chanterai son stoïcisme dans la souffrance. — Je prononcerai son oraison funèbre, avec accompagnement de guimbarde et de crécelle.

—Voici ton épitaphe, tendre chérubin, dit Nabot. Écoute, et juge avant de te sacrifier aux jours gras des vers de terre :

Passant, sous cet amas de sable amoncelé,
Gît la pourriture d'un goinfre ensorcelé,
François Rivet, surnommé Brise-tout,
Passé maître dans l'art de faire atout,
Qui, faute d'une arête (1),
Creva par une arête !

(1). Pour comprendre ce mauvais jeu de mots il est bon de se rappeler qu'avant le dix-septième siècle "arête" s'employait souvent pour exprimer un temps d'arrêt.

Toute plate que fût cette bouffonnerie, elle acheva de porter à son comble la bonne humeur des routiers qui battirent des mains avec frénésie, car rien ne sourit tant au vulgaire que ce qui peut abaisser un être supérieur.

Mais c'en était trop. Aiguillonnée par une douleur atroce, la victime de ces lazzi, à bout de patience, fondit soudainement sur ses bourreaux, comme un taureau qu'ont exaspéré les mille coups de lance des picadors, saisit d'une main Grosbec et de l'autre Nabot qui se trouvèrent sur son passage, les souleva du sol, les tint un moment en l'air, et l'œil injecté de sang, la bave aux lèvres, il allait les broyer l'un contre l'autre, quand une cuisson insupportable le contraignit à lâcher prise. Brise-tout se retourna en lâchant un cri strangué. Derrière lui se tenait le Maléficien, qui, armé d'un tison ardent, avait jugé à propos d'en appliquer l'extrémité sur la joue du géant, pour sauver les imprudents tombés au pouvoir de sa rage. La folie commençait à gagner François Rivet. Il ne voyait plus, il n'entendait plus. Les veines de ses tempes étaient gonflées outre mesure. Une fièvre délirante bourdonnait dans son cerveau. Incapable de calcul, de réflexion, guidé par un instinct d'animal courroucé, il se jeta sur le nouvel ennemi qui osait braver sa furie. Mais Philippe Francœur était agile comme un écureuil. Il abandonne son brandon ; d'un bond tourne Brise-tout, et se précipite ensuite : après lui, lui saute sur les épaules, l'étreint vigoureusement par le cou, et secondé par quelques autres routiers qui s'étaient joints à lui, le renverse à terre. Là, s'engagea une lutte terrible, lutte de l'ours acculé par une meute de chiens ! mais, à la fin, succombant sous le nombre des assaillants, Brise-tout essaya un dernier effort pour se redresser, et au moment où tous ses muscles étaient distendus, toutes ses facultés physiques en jeu, un henglement terrible jaillit de son larynx, avec des flots de sang. L'arête s'était dégagée dans cette convulsion suprême, et François Rivet saluait à sa manière le terme de son supplice. Néanmoins, il aurait pu se guérir d'un mal pour en gagner un cent fois pire, car ses adversaires, irrités à leur tour par les horions qu'il leur avait distribués, n'étaient aucunement disposés à l'abandonner ; mais l'arrivée de Jean de Ganay sous la tente fut le signal de sa délivrance.

Le vacarme avait attiré le vicomte qui se promenait solitairement sur la grève. Il se hâta de pacifier les combattants et se retira, après avoir reçu du Maléficien la promesse que l'ordre ne serait plus troublé.

Depuis longtemps déjà la nuit couvrait de son aile l'île de Sable. Cependant les bannis ne se sentaient nulle envie de dormir. La scène précédente,

en excitant leurs sens, en avait banni le sommeil. On raviva le feu, chacun prit place autour du foyer, à l'exception de Brise-tout, qui s'obstina à grogner dans un coin, et, cédant aux sollicitations de ses camarades qui le suppliaient de leur raconter une histoire le matelot Philippe Francœur s'exprima en ces termes :

V

LA LÉGENDE.

— Or bien, ouvrez vos écoutilles, mes gars, car je m'en vais vous filer un câble de longueur. Pour ne pas nous couler dans la chose des phrases, il y en a sans doute quelques-uns parmi vous qui ont louvoyé dans la rue du Possédé, à Saint-Malo ; une rue étroite, tortueuse, sombre comme la cale du *Castor*, vous savez ! Par Neptune, elle est la bien nommée, la rue du Possédé ! Rien qu'à voir ses maisons délabrées, vermoulues, on se sent prêt à recommander son âme à Dieu ! Quelle puanteur ! quel avant-goût de l'enfer ! aussi n'est-elle hantée encore aujourd'hui que par les suppôts du démon. C'est donc là que, pour l'instant, nous allons jeter l'ancre. N'ayez pas peur du diable qui l'a tenue sur les fonds du baptême, il ne viendra pas vous chercher ici ; pas si serviable le vieux cornu !

— Donc, il y a, ma foi, quarante-quatre ans, la rue du Possédé était la terreur des Malouins, braves gens, dévotieux, payant régulièrement la dime et ne manquant jamais au retour de leurs courses en mer d'offrir un gros cierge de cire jaune à Notre-Dame de Bon Secours. Mais Lucifer est un rusé compère. Ne vous avait-il pas ensorcelé l'âme d'un pauvre pêcheur de la rue du Possédé !

— Bon, par la fourche de Neptune ! voilà que le pêcheur devient amoureux, amoureux, oui, mes gars, et de la plus jolie fillette de Saint-Malo, encore ! mais elle était fière comme une duchesse, la Louison, oui bien, par la fourche de Neptune ! et Jacques avait beau faire, beau faire, il ne parvenait pas à mouiller dans le cœur de sa belle. Ça le rendait triste et sombre comme une tempête, si bien qu'il finit par s'enfermer dans sa cambuse de la rue du Possédé, et que bientôt dans le voisinage, on répéta qu'il allait chaque samedi au sabbat, oui bien, par la fourche de Neptune !

— Pendant tout ça, la Louison s'était laissé courtiser par le fils d'un mégisier, fort riche et si beau garçon que c'était plaisir de les regarder danser ensemble le dimanche après vêpres, oui bien, par la fourche de Neptune !

— Il avait été convenu qu'ils se mariaient après Pâques ! mais les vieilles gens, quand on leur parlait du mariage, secouaient la tête, en disant : — Les pauvres enfants ! les pauvres

enfants ! Ah ! c'est bien à craindre que le Jacot leur jette un sort !

— Et qu'ils avaient raison, les vieux ! car, voyez vous, mes gars, ceux qui ont navigué sur l'Océan ont une expérience qui manque aux jeunesse ! oui bien ! par la fourche de Neptune !

— Le fait est qu'en reléguant le Jacot, il n'y avait pas moyen de se méprendre sur ses desseins. Il était un jour blanc comme une voile neuve ; un autre, vert comme les feuilles d'un sapin ; un autre, plus rouge que sang, et toujours, toujours, ses yeux brillaient comme des charbons.

— D'aucuns disaient que souvent sa bouche déferlait des flots de soufre et de bitume ; d'aucuns rapportaient que la nuit le tonnerre grondait au-dessus de sa maison, même lorsque le ciel était pur et serein ; d'aucuns l'avaient vu faire le signe de la croix de la main gauche ; si bien que peu à peu la rue du Possédé fut abandonnée et qu'il y demeura seul, en compagnie des damnés, oui bien, par la fourche de Jupiter !

— Voilà que le dimanche de Quasimodo, la veille du jour où le fils du mégissier devait épouser sa fiancée, il lui proposa de venir se promener avec lui dans sa jhaloupe.

— Le temps était superbe. Pour son malheur la Louison accepta. Ils partirent à deux heures, gais et joyeux dans une petite barque tout pavoisée de rubans. Mais au moment où ils quittaient la grève, on aperçut dans le lointain un canot noir qui tirait des bordées et semblait guetter le départ des jeunes gens ! Aussitôt tous ceux qui se trouvaient sur le rivage eurent la chair de poule.

— Ce canot noir, c'était celui de Jacques !

— La Louison, qui le distingua la première, sentit le froid de la mort courir dans ses veines.

— Retournons, revenons à terre, dit-elle à son amoureux.

— Revenir à terre, pourquoi ? répondit-il.

— Je tremble !

— Mais...

— Voyez ! dit-elle, en lui montrant du bout du doigt l'esquif, de la coque duquel sortait une lumière si vive qu'elle faisait pâlir les rayons du soleil...

— Comment, sacramento ? le canot brûlait au milieu de la mer ! interrompit l'Allemand.

— Brûlait, répliqua le Maléficien, qui est-ce qui t'a dit qu'il brûlait, à toi ?

— Puisqu'il était en feu !

— Ah ! novice, est ce que le feu de l'enfer brûle les démons ?

— Brute de Tudesque, dit Grosbec en haussant les épaules, ça n'a jamais rien vu. Continue ton histoire, matelot.

— ...Oui bien, par la fourche de Neptune ! reprit Philippe Francœur, des flammes ardentes sortaient en tourbillonnant du canot noir, et au milieu se tenait Jacques, mais grand, grand, comme le grand mât d'un navire de guerre, et sa bouche vomissait des torrents de fumée.

— Tous les gens, sur la plage, le voyaient, à l'exception du fils du mégissier, qui, loin d'écouter les prières de la Louison, se mit à ramer justement dans la direction du canot noir.

— Celui-ci s'éloigna vers le nord, et le bateau du fils du mégissier suivit. Le canot noir ayant viré de bord, l'autre vira de bord aussi. On aurait dit que le premier était d'aimant et le second d'acier, et fidèlement ils exécutaient les mêmes évolutions !

— Cependant le bateau se rapprochait petit à petit du canot noir, et, après une heure de manœuvres dans la baie, ils tournèrent brusquement vers le septentrion et cinglèrent de ce côté.

— Alors, il se touchaient presque ! Le ciel s'était tout à coup chargé de nuages ; la mer courroucée hurlait sur les rochers, et des bandes de griffons, plus gros que des vautours, battaient l'air de leurs ailes, avec des criaillements lugubres.

— Les deux bateaux apparaissaient encore, mais comme un brasier allumé aux confins de l'horizon. Puis, soudain, un coup de tonnerre effroyable retentit et l'on ne vit rien... que la mer blanche d'écume qui se tordait le long du rivage !

— Les gens de Saint-Malo coururent à l'église et prièrent la bonne Vierge de sauver Louison et le fils du mégissier. La journée se passa sans qu'on eût de leurs nouvelles. Mais, vers minuit, au plus fort de la tempête, des marinières remarquèrent, à la lueur des éclairs, un canot qui entrait dans le port.

— Il était monté par deux personnes, un homme et une femme.

— En débarquant, l'homme jeta son bras autour du cou de la femme et lui dit :

— Tu me jures, sur le salut de ton âme, d'être à moi ?

— Oui, à toi, rien qu'à toi, toujours à toi ! répliqua la femme.

— L'inconnu, alors, pencha la tête et embrassa la femme. Elle poussa un cri, et les marinières virent un cercle flamboyant à la place où l'homme avait mis ses lèvres.

— Épouvantés, les marinières s'enfuirent !

— Le lendemain, on racontait dans Saint-Malo, qu'englouti avec son canot, pendant l'orage, le fils du mégissier avait péri, et que la Louison avait été sauvée par Jacques, le possédé.

— Il y en eut qui crurent à ce récit, d'autres considérèrent le fait comme un tour de sorcellerie, oui bien, par la fourche de Neptune !

— Ce qui est certain, c'est qu'un mois après ces événements, la Louison épousa Jacques, que le pauvre pêcheur devenait un riche pilote, et recevait du roi la commission pour aller avec deux vaisseaux reconnaître les environs du banc de Terre-Neuve, oui bien, par la fourche de Neptune !

— Pas possible ! dit l'Allemand.

— C'était donc Jacques Cartier, ajouta Grosbec.

— C'était Jacques, je n'en sais pas davantage, mon gars, répartit le Maléficien d'un air capable. Mon grand-père, de qui je tiens l'histoire, ne m'en a pas dit davantage.

— Mais, sapristi ! de quelle manière mourut-il, ton Jacques ? demanda le Nabot qui, ramassé en pelote, les coudes appuyés sur les genoux, le visage dans la paume des mains, avait écouté silencieusement la légende du matelot.

— De quelle manière mourut-il, oui, de quelle manière mourut-il ? appuya l'ex-lansquenet.

Tous les yeux se braquèrent sur Philippe Francœur.

— Ah ! voilà ! dit-il avec la complaisance d'un conteur qui a captivé l'attention de son auditoire ; voilà ce qu'on n'a jamais su, qu'on ne saura jamais, oui bien, par la fourche de Neptune !

Chacun des routiers fit un geste de désappointement.

— Pourtant, reprit le Maléficien semblant recueillir ses souvenirs, voici ce qu'assurait mon grand père, qui avait beaucoup connu Jacques :

— Certain soir, le pêcheur ayant rencontré Louison, la supplia de consentir à être sa femme.

— Je céderai à tes désirs, quand tu pourras me donner cent sous d'or, lui répondit-elle.

— Cent sous d'or ! c'était plus que Jacques ne pouvait amasser en vingt années de travail. Il rentra chez lui, désespéré et décidé à s'occire. Mais à l'instant où il se passait au cou la corde qui devait le délivrer d'une vie insupportable, un petit homme, vêtu de noir, entra brusquement dans sa chambre.

— Que fais-tu là ? lui dit-il.

— Jacques ne répondit pas. L'aspect de cet homme l'avait terrifié.

— Tu voulais te pendre, imbécile, continua l'étranger. Bien plutôt brûle cette corde et épouse celle que tu aimes.

— Épouser Louison !

— Tiens, sans doute ! est-ce que ça ne te gréerait plus ?

— Oh ! si, mais...

— Mais, il te faut cent sous d'or, n'est-ce pas ? je t'en donnerai mille.

— Vous !

— Pourquoi non ?

— La mine du petit homme n'était guère propre à inspirer la confiance ; car, à travers les nombreux sabbats de son habit noir, on voyait sa peau crasseuse et velue, puis il sentait mauvais

...que c'était une infection ! oui bien, par la fourche de Neptune !

—Bon, lui dit-il en ricanant, suis-moi.

Jacques ne tenait plus à la vie. Il s'approcha de l'inconnu.

—Où irons-nous ? dit-il.

—Grimpe sur mes épaules.

—Je suis trop lourd, je vous écraserai.

—Grimpe toujours.

Il obéit. Le petit homme ricana de nouveau et dit :

—Y es-tu ?

—Oui, répondit le pêcheur, tout tremblant, car en croisant ses bras sur la gorge de l'inconnu, il lui avait semblé qu'il les appliquait sur un fer rouge. Jacques voulut sauter à terre ; il ne le put : ses doigts étaient rivés l'un contre l'autre et ses cuisses soudées aux hanches du petit homme, qui aussitôt blasphéma le nom du bon Dieu, s'éleva au plafond, lequel s'ouvrit pour lui livrer passage, et en moins d'une seconde transporta le pauvre pêcheur en haut d'une falaise, éloignée de plus de vingt lieues de Saint-Malo, oui bien, par la fourche de Neptune !

Là, une foule de monstres de toutes couleurs grouillaient autour d'une marmite dans laquelle cuisaient les membres d'un être humain.

Le petit homme déposa Jacques près de la marmite et lui dit :

—Regarde.

Le malheureux, quoique à demi-mort d'effroi, et reconnut la tête du fils du mégissier son rival, que l'eau en bouillonnant avait fait monter à la surface.

—Horreurs ! écria-t-il.

—Tu boiras de ce bouillon, mon bijou, lui dit cette affreuse vieille, toute ridée, qui écumait la marmite.

—Non, non ! jamais !

—Les monstres éclatèrent en vociférations et commencèrent une ronde satanique autour du feu.

—Une sueur glacée inondait les membres de Jacques, et, chose étrange, le sang courait dans ses veines, chaud comme du plomb fondu.

—J'ai soif, balbutia-t-il.

Les imprécations des monstres redoublèrent.

—Voici du bouillon ; bois ! lui dit la vieille

il recula en arrière ! et un instant après s'écria :

—A boire ! oh ! donnez-moi à boire !

—Le bouillon est prêt ; bois ! répéta la vieille.

Jacques perdit la tête. Ses lèvres ardentes calcinaient ses dents, et sa salive s'était transformée en vitriol.

—Je veux boire, donnez-moi à boire ?

—Tiens, bois, mon amour ! lui dit la vieille, en lui présentant une cuillère remplie de l'infâme breuvage ; bois, et tu épouseras la belle Louison.

Jacques ne sachant plus ce qu'il faisait, prit la cuillère, l'éleva à sa bouche, et saisit par un remords de conscience, la lança loin de lui. Mais, hélas ! il était trop tard ; une goutte de bouillon tombée sur sa langue scellait pour l'éternité son pacte avec les démons... oui bien, par la fourche de Neptune !

Incontinent, les monstres s'approchèrent de Jacques, l'accablèrent à tour de rôle sur les deux joues, et disparurent au milieu d'un épouvantable vacarme.

Jacques se trouva seul sur la falaise, avec le petit homme.

—Et maintenant, que désires-tu ? lui dit le diable, car c'était le diable, oui bien, par la fourche de Neptune !

—Épouser Louison, répondit le pêcheur, qui déjà n'éprouvait plus aucune crainte pour Satan.

—Tu l'épouseras. Ensuite ?

—Être riche.

—Tu le seras. Ensuite ?

—Faire parler de moi dans le monde entier, jusqu'à la fin des siècles.

Le roi des ténèbres grimaça son ricanement moqueur.

—Il sera fait à ta volonté. Ensuite ?

—Rien.

—Tu n'es pas ambitieux, en vérité ! rarement créature n'a coûté moins cher que la tienne. Mais, comme les bons comptes font les bons amis, auparavant signe ce papier.

—Qu'est-ce ?

—Une misère ! la vente de ton âme à l'amour, à la fortune, à la gloire. Signe, le temps presse.

Jacques eut un frisson. Deux tableaux se déroulèrent devant ses yeux : ici, son ange gardien et sa mère le conjurant de ne pas abandonner la route de la vertu ; là, la volupté lui faisant des agaceries, au bras du luxe et de la renommée...

Jacques signa !

—Monte encore en croupe sur moi, lui dit le diable.

Et l'enlevant comme une plume, ils traversèrent la Manche, l'Océan, et arrivèrent au-dessus d'un pays sauvage, couvert de neiges et de glaces, habité par des hommes qui ne ressemblaient pas plus aux autres hommes qu'un loup de terre ne ressemble à un loup de mer.

—Sais-tu ce que c'est que cette contrée ?

—Non.

—C'est une contrée où je n'exerce pas encore mon empire, et où, grâce à toi, dans deux cents ans, j'étendrai ma puissance. Tu connais la route. Retourne chez toi, car il ne fait pas encore bon pour moi ici, et quand tu voudras, tu l'immortaliseras. Fouille sous le noyer de ton jardin et tu y découvriras les mille sous d'or que je t'ai promis. A toi donc amour, gloire, opulence ; à moi ton âme !

La peur reprit Jacques. Il fit un violent soubresaut pour se séparer de Satan et se trouva seul dans sa maison de la rue du Possédé.

Il était grand jour : oui bien, par la fourche de Neptune !

Satan ne l'avait pas trompé. Ayant creusé à la racine du noyer de son jardin, Jacques déterra une cassette qui renfermait mille louis d'or.

Je vous ai dit comment il épousa la Louison, comment il partit pour explorer le banc de Terre-Neuve. A présent il ne me reste plus qu'à vous dire qu'après avoir retrouvé le pays dont le diable lui avait enseigné le chemin et amassé des trésors innombrables, il entreprenait le huitième voyage à la Nouvelle-France lorsque Satan lui apparut pendant une tempête.

A son aspect Jacques pâlit.

—Ai-je tenu ma parole ? dit le capitaine des ténèbres.

—Oui.

—Et tu as été heureux ?

Jacques secoua sa tête blanchie par l'âge, ce qui voulait dire non.

Le diable sourit de son sourire écœurant.

—Tant pis, dit-il. A moi ton âme, l'heure est venue !

Une flamme scintilla à l'extrémité des perroquets ; une lame, haute comme une montagne, s'abattit sur l'avant du vaisseau. Cinq minutes après, il avait sombré avec tous ceux qui le montaient ! (1)

—Et Jacques ?... s'écria le Nabot.

Jacques ! sais pas, par la fourche de Neptune ! répondit Philippe Francœur. Sur ce, bonne nuit, mes gars ! ne faites pas de mauvais rêves, et Dieu nous préserve du diable ! oui bien...

Le Maléficiel n'acheva point sa locution sacramentelle, dont un glorieux ronflement remplaça la finale.

Il était endormi.

VI

LE NAUFRAGE

Le lendemain et les jours suivants, il tomba une pluie fine et incessante

(1) Qui a pu donner naissance à cette légende ? je l'ignore. Est-elle populaire en Bretagne ? je l'ignore également. Mais je l'ai entendu raconter à bord de la *Belle-Poule*, par un ancien matelot qu'on nommait communément le "Malouin." J'étais très jeune à cette époque et peut-être aussi ignorant de l'histoire de la France que celle du Canada. Ce qui me frappa dans la légende fut donc simplement son caractère merveilleux. Lorsque plus tard, l'étude de la découverte de l'Amérique me l'eut remise en mémoire, j'aurais beaucoup donné pour savoir où le "Malouin" l'avait apprise ; mais le légendaire était mort et toutes mes recherches furent stériles.

Il me semble néanmoins qu'elle dut d'abord avoir pour héros un autre pilote que Jacques Cartier ; car celui-ci étant né le 31 décembre 1494, avait quarante ans lorsqu'il explora les côtes de l'Acadie, par conséquent ce n'était plus un jeune homme. La légende pourrait donc lui être postérieure, comme la découverte qui lui est attribuée, et appliquée à un autre personnage.

qui obligea les bannis à demeurer dans le voisinage de leur campement. Jean de Ganay aurait préféré que le temps lui permit d'achever la reconnaissance de l'île ; mais, dans l'impossibilité de le faire, il voulut que les routiers employassent leurs loisirs à quelques travaux utiles. Si rien ne prouvait que le *Castor* ne reviendrait pas bientôt les chercher, rien non plus ne prouvait le contraire. Qui sait ? des semaines pouvaient s'écouler avant son retour. Il était donc important de s'arranger à tout événement. D'ailleurs, Jean savait que l'oisiveté est mauvaise conseillère. Affairés, ses hommes réfléchiraient moins à l'incertitude de leur sort et s'habituerait peu à peu aux labeurs de la vie coloniale.

Il commença par faire élever une sorte de retranchement autour des tentes. De gros pieux, aiguisés par le bout, durcis au feu, entrelacés de branchages flexibles, servirent à cet effet.

L'écuier aurait voulu creuser un fossé de circonvallation pour plus de sûreté. Mais tous ses efforts restèrent infructueux. Le terrain sur lequel il opérait était sablonneux, et chaque coup de vent remplissait de gravier les ouvertures qu'on y faisait.

Plusieurs fois, Jean conçut le projet d'aller se fixer plus loin, sur les bords du lac ; chaque fois, quelque crainte l'arrêta.

Pour guider la marche du *Castor* dans le cas où il approcherait de l'île, il planta sur la hauteur la plus dominante de la partie occidentale un mât auquel flottait une pièce d'étoffe rouge, et établit à son pied une sorte de poste qui devait rester nuit et jour en observation. Quatre hommes, se relevant successivement à chaque heure, composèrent ce poste, qui eut, en outre, pour chef un des quatre matelots. De plus, un autre poste fut maintenu à la porte du camp et Jean de Ganay en confia alternativement le commandement à celui des routiers qui s'était le mieux comporté.

Ces dispositions étaient sages autant qu'habiles. Elles accoutumaient à la discipline militaire les routiers, les invitaient à se bien conduire pour obtenir la faveur attachée à la bonne tenue, et mettaient la troupe à l'abri de toute surprise, si, par hasard, l'île était habitée par des sauvages ou par des bêtes fauves.

Les proscrits s'occupèrent jusqu'au dimanche. Pendant cet intervalle, ils se nourrissent de poissons qu'ils capturèrent de la manière suivante : Pratiqueant des trous profonds sur le rivage, pendant la marée basse et les entourant de claies d'osiers, ils attendaient que le reflux les eût couverts d'eau ; puis, quand la mer s'était retirée, ils se rendaient à leurs pièges qu'ils trouvaient ordinairement remplis de morues, harengs, soles, crabes

et autres poissons abondant sur les côtes de l'Acadie.

Jean de Ganay tua aussi plusieurs oiseaux de mer, qui, préparés par le Maléficien, inventeur du mode de filets que nous venons de décrire, ne parurent pas un mets des moins succulents à tous ceux qui y goûtèrent.

En général les routiers ne manifestèrent pas des dispositions trop rebelles. Soit qu'ils comprissent qu'une mutinerie n'améliorerait en rien leur position, soit que les quatre matelots leur inspirassent une terreur salutaire, ils obéirent strictement aux ordres du vicomte de Ganay.

Le dimanche se montra plus clair que les cinq jours précédents, sans que le soleil se levât à l'horizon. Des nuages aux teintes grises ouataient le ciel, et un vent impétueux soufflait du sud-est.

Dès le matin, Jean de Ganay réunit autour de lui ses compagnons et leur fit un touchant discours pour les exhorter à la patience. Ensuite, il leur lut quelques passages de la Bible. Ces hommes l'écoutèrent avec recueillement. Plusieurs même se sentirent émus jusqu'aux larmes en entendant les consolantes maximes des saintes Écritures. La parole de Dieu, si souvent stérile pour les heureux de la terre, ne manque jamais d'attendrir et de relever tout à la fois ceux qui souffrent. Tel qu'une douce rosée, elle tombe goutte à goutte sur le cœur, l'épanouit et l'inonde de parfums. Ces deux livres éternellement pieux sont éternellement nouveaux : La Bible et l'imitation de Jésus-Christ. Le premier, grand, noble et fort, élève de toute l'espace qu'il y a entre le ciel et la terre. Le second, doux, aimant, humanise, pour ainsi dire, l'humanité en la divinisant.

A celui-ci les tendresses infinies, les conseils séduisants, les sollicitudes maternelles, les pensées virginales ; à celui-là les hautes conceptions, les préceptes sévères, les larges inspirations, la poésie grandiose !

Monument colossal et inébranlable, la Bible effraye les natures timides, par la profondeur de ses observations et l'austérité de ses règles de foi. Haut justicier de l'Éternel, elle frappe plus impitoyablement le crime qu'elle ne récompense la vertu. Au coupable, elle dit : Tu seras condamné ! au sage : Continue à faire ton devoir ! — Rien l'arrête, rien ne la surprend, rien ne la fléchit. Sans passions pour les hommes ou pour les choses elle raconte avec la roideur de la vérité ; elle fouille dans les arcanes du cœur avec la dureté du chirurgien ; elle burine ses pages philosophiques sur des tablettes d'airain ; et toujours, soit qu'elle se fasse historiographe, psychologue ou mentor, soit qu'elle prenne la trompette du prophète, qu'elle parle du présent et du passé ; soit qu'elle inter-

pelle les masses ou les individus, les grands ou les petits ; soit qu'elle discute, critique, expose ; soit qu'elle s'adresse aux sentiments et aux sens, toujours elle plane dans les régions du sublime.

Pour comprendre la Bible, il faut être homme ; pour l'expliquer, il faudrait être Dieu !

Après les pieuses instructions, Jean conseilla à ses subordonnés de ne pas trop s'éloigner des tentes, car la tempête menaçait, et comme ils n'avaient pas encore une connaissance exacte de l'île, il était à craindre qu'ils ne s'égarassent dans le cours d'une excursion.

Mais il n'avait pas besoin de faire ces recommandations ; les routiers, fatigués par leurs travaux antérieurs, se sentirent bien moins disposés à courir la campagne qu'à se reposer sur leurs lits de ramilles de pin, soit en dormant, soit en devisant entre eux.

Quelques-uns, cependant, se dirigèrent vers le Poste du Mât (c'est ainsi qu'on avait nommé le corps de garde dont nous avons parlé), où le Maléficien était de service, afin de lui faire conter des histoires.

Vers trois heures de l'après-midi, le vent, qui n'avait cessé de balayer l'air avec force, redoubla de violence.

— Par la fourche de Neptune ! s'écria tout à coup Philippe Francœur, s'interrompant à l'endroit le plus dramatique de son récit, monsieur Borée voudrait-il nous prendre à son bord pour nous transporter sur l'autre rive de l'Atlantique ? Ça ne serait pas là une mauvaise manœuvre ! Comme il s'époumonne, le vieux là haut, hum !

— Quelles rafales ! quelles rafales ! dit un des assistants.

— Elles sont bien capables de renverser nos tentes, ajouta un autre.

— Et nous avec ! continua un troisième.

— Allonc donc ! dit Grosbec, avec sa suffisance ordinaire ; ventre de biche ! est-ce que vous avez jamais vu le vent abattre un homme comme une branche de peuplier ? C'est bon dans les contes de fée.

— Ah ! oui-dà, tu crois ça toi, beau lansquenet, dit le Maléficien, en guignant Grosbec d'un air narquois ; tu crois ça ? Et si je te disais que moi, qui te parle, j'ai vu, ce qui s'appelle vu...

Un sifflement aigu, suivi d'un craquement et d'une irruption d'air dans la cabane, coupa la parole au matelot.

La tourmente, dans ses folles colères, venait d'enlever le toit du corps de garde. Et presque au même moment, le routier qui était de faction au pied du grand mât cria :

— Un navire ! j'aperçois un navire !

La surprise et la joie répondirent bruyamment à cette exclamation. Tous les hommes qui se trouvaient dans la salle du corps de garde se précipitèrent au dehors.

Le château de poupe d'un navire ap-

paraissait, en effet, vers l'ouest. Mais la position de ce bâtiment quel qu'il fût, était évidemment affreuse. Trois coups de canon et un drapeau noir arboré à l'extrémité d'une vergue annoncèrent presque aussitôt la détresse de ceux qui le montaient.

—Par la fourche de Neptune, on dirait que c'est l'*Érable*, oui bien ! dit Philippe Francœur.

Le bruit des trois coups de canon avait résonné jusque sous les tentes occupés par les routiers. Sommeil, conversations, chants, contes furent sur le champ interrompus et tout le monde courut à la côte.

La tempête écuma de fureur. De grands nuages cuivrés se pourchassaient au ciel avec une effrayante rapidité. Quelques rares éclairs échaucraient la zone méridionale de leurs langues barbelées. Le vent, impétueux par moment, se taisait une minute, abandonnant l'atmosphère à un silence mortel, l'eau à ses propres convulsions ; puis, haletant, courroucé, s'élançait comme la foudre, tourbillonnait en colonnes immenses, mêlant, confondant, anéantissant, élevant des montagnes de sable, soulevant les vagues, les écrasant les unes contre les autres ou les transportant à des distances considérables.

Jean de Ganay arriva un des premiers vers les ruines du poste.

—Qu'y a-t-il ? — Un navire était en vue tout à l'heure, répondit le Maléficien. La hauteur de la mer nous le cache maintenant, mais il ne tardera pas à se montrer.

—Est-ce le *Castor* ? demanda le vicomte, en ajustant à son œil un petit télescope qu'il tenait à la main.

—Je ne crois pas, messire, et bien plutôt je pense que c'est l'*Érable*.

—L'*Érable* ! ce serait, Dieu me pardonne, une excellente aubaine !

La satisfaction de l'écuyer rayonnait sur tous ses traits, et certes il fallait qu'elle fût bien grande pour qu'il se permit une pareille exclamation, lui, le sévère huguenot.

—Oui, ça doit être l'*Érable*, par la fourche de Neptune, reprit le matelot. N'a-t-il pas sa préceinte rouge ?

—Rouge, bordée de bleu, je m'en souviens parfaitement, répliqua Jean de Ganay.

—Rouge, bordé de bleu ! c'est lui alors ; vous pouvez en être certain, comme je m'appelle Philippe Francœur, surnommé le Maléficien.

—A genoux ! et remerciez le Seigneur, maître de toutes choses, car nous allons être sauvés, dit Jean.

—Sauvés ! pas si vite, messire.

—Que voulez-vous dire ?

—Je dis qu'il faut, toute de suite, faire signe à ce navire d'éviter... si cela lui est encore possible. Autrement...

—Le matelot leva les yeux au ciel.

—Autrement, il est perdu ! s'écria le vicomte.

—Perdu je vous le garantis.

—Mais comment établir des signaux ?

—C'est tout simple, messire.

Fermant la main droite, Philippe Francœur siffla entre ses doigts serrés, et une demi-minute après les trois autres matelots, ses compagnons, se rapprochaient de lui.

Ils conférèrent brièvement ensemble, puis l'un d'eux grimpa au mât voisin, y attacha deux perches en croix, aux bouts desquelles étaient fixés des lambeaux d'étoffe de nuances diverses, ainsi que de longues ficelles tombant jusqu'à terre, et sa besogne finie, il redescendit.

Pendant ce temps, le vaisseau avait reparu à la cime des ondes.

Jean de Ganay l'aperçut en entier.

C'était vraiment l'*Érable* ! mais dans quel triste état ! Ses mâts brisés, ses roufles enfoncés, son bastingage en pièces, sa poulaine fracassée parlaient d'une longue et terrible lutte avec les éléments. Des essaims d'hommes encombraient le pont. Et parmi ces hommes il y en avait qui dansaient des rondes infernales, d'autres qui pleuraient comme des femmes ; d'autres qui, prosternés, les mains jointes, semblaient implorer les secours de la Providence ; d'autres qui, armés de larges pots, paraissaient boire l'ivresse à longs traits ; d'autres qui riaient d'un rire farouche ; d'autres qui se battaient et d'autres qui cherchaient vainement à pacifier tous ces malheureux.

Le vicomte, effrayé par ce spectacle, s'imagina voir une embarcation de damnés. Son visage pâlit ; ses yeux se remplirent de larmes.

—Tenez ! dit-il, en passant la lunette à Philippe Francœur.

Celui-ci examina longuement, mais son visage conserva l'immobilité. Se penchant ensuite à l'oreille du vicomte :

—Pas un mot, messire, lui dit-il en posant le doigt sur ses lèvres. Ils se seront sans doute révoltés à bord de l'*Érable* et soulés ; mais si le Dieu des ivrognes veut qu'ils abordent ici, nous saurons leur rafraîchir la tête, pourvu que les nôtres ne se doutent de rien.

—Quelqu'un dirige-t-il le vaisseau ? dit le Bourguignon.

—Je ne distingue personne. Pourtant il doit y avoir un pilote au gouvernail, car la barque ne roule pas trop. Je vais ordonner un signal.

Mais, comme il achevait ces paroles, une saute de vent, brusque autant que formidable, cassa en deux le mât au sommet duquel Philippe avait établi son appareil de télégraphie.

—Point de chance, par le trident de Neptune ! s'écria-t-il en trappant du pied.

—Quel branle-bas, ventre de biche ! ajouta Grosbec.

—Ce n'est que la parade, attendons le bouquet, glapit la voix perçante du Nabot.

—Silence donc ! commanda le Maléficien que ces colloques importunaient.

L'*Érable* rangeait la côte de plus en plus près.

La nuit commençait à se faire, et pourtant on apercevait distinctement sa coque désemparée, tantôt au faite d'une vague monstrueuse qui la portait, sur l'ouverture d'un abîme, à une autre vague ; tantôt ensevelie dans une gorge profonde, pressée par des paquets de mer acharnés à sa destruction.

—Mille écoutes, ils touchent la barre ! c'en est fait d'eux ! dit le matelot.

—Ne peut-on les secourir ? hasarda le vicomte avec une douloureuse appréhension.

—Levez les lofs ! levez les lofs cria le Maléficien disposant ses mains devant ses lèvres, en manière de porte-voix.

Du navire on ne l'entendit pas ; on ne pouvait l'entendre.

Une lame d'eau gigantesque s'était abattue sur l'avant par bâbord, et presque au même instant un craquement lugubre disait que le vaisseau avait donné sur un écueil.

Un cri immense lutta de sauvage énergie avec les cris de la tempête : à la surface des eaux se montrèrent des malheureux que l'Océan s'amusa à déchirer contre les rochers, et les ténèbres couvrirent de leurs voiles les râlements de l'*Érable* à l'agonie.

VII

LES ÉPAVES.

L'aurore, en sortant, belle et radiante, son globe d'or des ondes de l'Atlantique, illumina sur l'île de Sable un spectacle plus désolant encore que celui dont le crépuscule avait, la veille, vu et éclairé toutes les péripéties et l'horrible dénouement.

L'air était frais et parfumé de pénétrantes exhalaisons. Au-dessus des terres et des eaux pas le moindre nuage follet, pas la plus légère brume. Le ciel bleu comme l'iris, diaphane comme un miroir, s'arc-boutait, dôme incommensurable sur la mer, dont la transparente limpidité réfléchissait sa splendeur et son éclat. Les arbustes, froissés par la tempête précédente, se redressaient aux premiers baisers du soleil ; leurs feuilles humides de rosée scintillaient comme des émeraudes ; et quelques petits oiseaux cachés dans les broussailles saluaient mélodieusement de leurs gazouillis la promesse d'un beau jour.

(A continuer.)

EN AVANT, CANADIENS !

PROTEGEONS - NOUS !

De quoi s'agit-il ? De notre Bourse.

ET C'EST CHEZ

A. PILON & CIE.

QU'IL FAUT ALLER.

L'ANCIEN TEMPS RENAÎT !

DES PRESENTS !! DES PRESENTS !!!

Donnés à tous les acheteurs comme dans les temps passés.

QU'ON SE LE DISE !

A. PILON & CIE.

647 et 649 Rue Ste-Catherine,
MONTREAL.

A. PILON.

J. B. LABELLE.

VENTE SPECIALE !

— 000 —

UN ASSORTIMENT CONSIDÉRABLE DE

Bronzes, Articles en Marbre de Paros,

Horloges en Marbre et Dorées,

Montres en Or et en Argent,

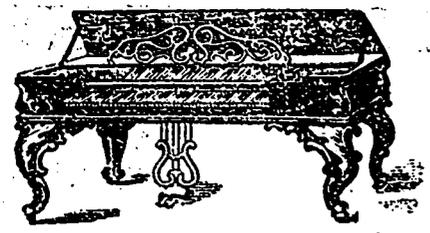
Bijoux en Or et en Argent,

OFFERTS A UNE GRANDE RÉDUCTION DE PRIX PENDANT CE
MOIS SEULEMENT, CHEZ

ARMAND BEAUDRY,

269 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.



S O H M E R !

EXPOSITION DE 1881.

Premier Prix!
Diplome d'Honneur!
Mention Honorable!

(Première Médaille de mérite et Diplôme d'honneur, Exposition de Philadelphie, 1876).

Seuls Agents en cette Province,

LAVIGNE & LAJOIE

266 Rue Notre-Dame, Montréal.

Lavigne & Lajoie ont de plus un assortiment complet de PIANOS GOLDSMITH, WHEELLOCK et autres manufactures de New-York, choisis chez les manufacturiers par M. Ernest Lavigne lui-même.

Aussi: Pianos Chickering, Decker Bros., Metropolitan, etc., de seconde main.

Musique, Instruments, Etc.

N. B. — Réparations et accord de Pianos faits avec soin et diligence.

ALLEZ AU

MAGASIN D B BON MARCHE

Pour Hardes d'Automne allez au Magasin populaire de L. P. A. GAREAU.

Pour Hardes d'Hommes allez au Magasin du bon marché de L. P. A. GAREAU.

Pour Hardes de Jeunes Gens allez au Magasin varié de L. P. A. GAREAU.

Pour Hardes d'Hiver allez au Magasin complet de L. P. A. GAREAU.

Pour Hardes faites sur commande allez au Magasin de L. P. A. GAREAU.

Où vous aurez un TAILLEUR de PREMIERE CLASSE

Vous trouverez un assortiment considérable de

Hardes de toutes sortes,
Pardessus, Habits,
Pantalons, etc.,

CHEZ

L. P. A. GAREAU

294 RUE ST-JOSEPH,

COIN DE LA RUE MURRAY.

AUX FAMILLES !

Allez acheter pour les Fêtes vos

BONBONS FRANÇAIS,

CHOCOLAT À LA CRÈME,

Bonbons Crystallisés,

BIJOUTERIES ASSORTIES,

Sucreries communes, Pains de Savoie

DE TOUS GENRES.

Demandez aussi à vos Epiciers la **Farine Préparée** reconnue pour la meilleure, qui a remporté le premier prix.

Demandez aussi nos BISCUIITS.

VIAU & FRERE.

“ **LE BOUQUET** ”

Journal Hebdomadaire,

SERA PUBLIÉ LE SAMEDI.

CONDITIONS.

Pour le Canada :

Abonnement pour un an \$1.50
“ pour six mois 0.75
Prix de la douzaine 0.40

Pour les Etats-Unis :

Abonnement pour un an \$2.00
“ pour six mois 1.00
Prix de la douzaine 0.45

Prix du Numero - - - 5 cts.

Le Journal sera expédié franc de port.

A. GEO. BEAUDRY,

Editeur-Propriétaire.